

Le royaume de Çrvijaya

George Coédès

Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient, Année 1918, Volume 18, Numéro 1

p. 1 - 36

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

LE ROYAUME DE ÇRĪVIJAYA

Par G. Cœdès,

Conservateur de la Bibliothèque Nationale (Bangkok).

H. Kern a publié dans les *Bijdragen* de 1913 (Deel 67, p. 393) une curieuse inscription trouvée à Kota Kapur, dans le district occidental de l'île de Bangka ⁽¹⁾. Cette inscription, qui date probablement de 608 çaka ⁽²⁾, est rédigée en une sorte de malais dont le savant éditeur n'a pas réussi à élucider toutes les obscurités. Le sens général du document se laisse toutefois assez bien saisir : c'est, selon H. Kern, *un édit de Sa Majesté Vijaya* prononçant des malédictions contre diverses catégories de malfaiteurs et ceux qui endommageraient la stèle, et des bénédictions pour ceux qui obéiront loyalement à leur souverain.

Le nom que H. Kern a traduit par « Sa Majesté Vijaya » apparaît trois fois dans le cours de l'inscription, les trois fois sous la forme Çrīvijaya, sans aucun titre royal. Voici du reste les passages visés :

— l. 2 : *maṇrakṣa yaṇ kadatuan çrīvijaya*, « (ô puissantes divinités) qui protégez le royaume de Çrīvijaya ».

— l. 4 : *tīda ya bhakti tīda ya tattvārjava diy āku. . . nisuruh tāpik ya mulaṇ parvvaṇḍān dātu çrīvijaya*, « ceux qui ne sont pas dévoués, ceux qui ne sont pas loyaux envers moi. . . qu'ils soient punis avec. . (?) . des nobles (dātu) de Çrīvijaya ».

— l. 10 : *nipāhat di velāṇā yaṇ vala çrīvijaya kalivat manāpik yaṇ bhūmi jāva tida bhakti ka çrīvijaya*, « (cette inscription) a été gravée au moment où l'armée de Çrīvijaya a châtié (?) le pays de Jāva qui n'obéissait pas à Çrīvijaya ».

Si, avec H. Kern, on prend Çrīvijaya comme un nom de roi, il faut supposer que dans la même phrase (l. 4) ce roi parle de lui successivement à la

(1) Cf. aussi : BLAGDEN, *The Kota Kapur inscription*, J. Straits Br. RAS., 1913 (64), p. 69, et (65) p. 37.

(2) Le chiffre 6 est incertain (cf. p. 400), mais l'écriture est très archaïque.

première et à la troisième personne : « Ceux qui ne *m'*obéissent pas... seront punis par les dātus de *S. M. Vijaya* ». Ce changement de personne, admissible à la rigueur dans un texte un peu long ⁽¹⁾, me semble invraisemblable dans le cours d'une même phrase. La difficulté disparaît si l'on prend *Çrīvijaya*, non plus comme un nom de personne, mais comme un nom de pays. Que l'on se reporte aux trois phrases citées plus haut, et l'on verra que rien, dans le contexte, n'oblige à interpréter *Çrīvijaya* comme le nom d'un roi plutôt que comme celui d'un royaume. L'absence, déjà signalée, de tout titre royal serait surprenante s'il s'agissait réellement d'un prince nommé *Vijaya* ou *Çrīvijaya*. Jointe à la difficulté syntactique que je viens de souligner, elle me semble entraîner la conclusion que l'inscription de Bangka émane, non pas de « *Sa Majesté Vijaya* », mais d'un personnage anonyme qui était chef d'un Etat malais indouisé nommé *Çrīvijaya*.

On va retrouver ce nom dans une inscription du VIII^e siècle, découverte dans la Péninsule malaise à Vieng Sa (au Sud de la baie de Bandon) ⁽²⁾.

M. Finot, qui a étudié cette inscription sur un estampage rapporté en France par le Ct. L. de Lajonquière, en donne l'analyse suivante (BCAI., 1910, p. 153) : « Le document date de 697 çaka (775 A. D.). Il débute par l'éloge d'un roi *Jayendra* et d'un roi *Çrī-Vijayeçvara*, qui fonda un sanctuaire du Buddha (*Māraṇisūdanavajrīnīvāsam*). Il chargea ensuite son chapelain (*rājasthavira*) *Jayanta* d'élever trois stūpas ; à la mort de *Jayanta*, son disciple *Adhimukti* construisit deux caityas de briques près des trois premiers ».

L'examen direct de la pierre permet d'obtenir une lecture beaucoup plus complète que le déchiffrement de l'estampage (Voir à l'appendice I le texte et la traduction de ce document). L'inscription ne parle pas de *deux rois* nommés *Jayendra* et *Çrī-Vijayeçvara*, mais d'un *seul roi* dont le nom apparaît trois fois sous trois formes différentes :

Çrīvijayendrarāja (l. 14).

Çrīvijayeçvarabhūpati (l. 16).

Çrīvijayanṛpati (l. 28).

S'agit-il d'un roi nommé *Çrīvijaya* ? La troisième forme *Çrīvijayanṛpati* peut s'interpréter de cette façon, mais les deux premières me paraissent incompatibles avec une pareille traduction. Dans l'épigraphie indochinoise,

(1) Par exemple l'inscription thaïe de Rama Khamhēng qui débute par un passage en style direct à la première personne, mais qui à partir de la l. 18 passe sans transition à la troisième. Ce changement de personne choque d'ailleurs les Siamois eux-mêmes, et certains veulent y voir la preuve que l'inscription de Rāma Khamhēng n'est pas une composition venue d'un seul jet, mais un assemblage de morceaux d'origines diverses.

(2) Et non pas *Viengsakadi*, comme il est écrit dans BCAI., 1910, p. 149 (n° 15) et 152.

indra ou *içvara* ne sont jamais employés comme second terme d'un composé *karmadhāraya*, avec le sens de « roi » : par exemple, on ne rencontrera jamais une forme telle que *Jayavarmendra(rāja)* ou *Jayavarmeçvara(bhūpati)* ⁽¹⁾ pour désigner « le roi Jayavarman ». Par contre, *indra* et *içvara* sont d'un emploi constant comme second membre d'un composé *tatpuruṣa*, et les expressions bien connues de *Kambujendra*, *Kambujeçvara*, « roi des Kambujas (ou du pays des Kambujas) », sont en quelque sorte les titres officiels des rois khmèrs ⁽²⁾.

Aussi, par analogie avec ces expressions bien connues, n'hésité-je pas à traduire *Çrīvijayendrārāja*, *Çrīvijayeçvarabhūpati* et *Çrīvijayanṛpati* par « roi (du pays) de Çrīvijaya ».

Voilà donc deux inscriptions des VII^e-VIII^e siècles émanant toutes deux d'un royaume nommé *Çrīvijaya*. S'agit-il dans les deux cas d'un seul et même pays ? En d'autres termes, aurait-il existé à cette époque un royaume étendant sa suzeraineté de Bangka à Vieng Sa ? L'examen paléographique des inscriptions n'y contredit nullement. L'écriture de la stèle de Vieng Sa, surtout celle de l'inscription inachevée de la seconde face, présente les plus grandes ressemblances avec celle des inscriptions javanaises de la même époque ⁽³⁾. D'autre part, cette même inscription inachevée débute par l'éloge d'un roi *Çrī-Mahārāja* : or, on sait par les Arabes d'une part que ce titre de *Mahārāja* (inusité dans l'épigraphie indochinoise) était particulier aux rois du Zābadj ⁽⁴⁾, et par les Chinois d'autre part que le même titre fut porté par plusieurs souverains du royaume de Palembang ⁽⁵⁾.

Mais l'existence d'un royaume ayant laissé des traces tangibles en deux endroits aussi éloignés l'un de l'autre que Bangka et Vieng Sa, et portant un nom inconnu jusqu'ici, est un fait nouveau d'une importance assez grande pour qu'il convienne de rechercher s'il n'y a pas, en dehors de ces rapprochements un peu vagues, d'autres arguments plus solides pour l'étayer.

En réalité, le nom de *Çrīvijaya* n'est pas complètement inconnu comme nom de pays. Il figure d'abord dans un manuscrit népalais à miniatures datant

⁽¹⁾ La forme *Jayavarmeçvara* existe bien, mais *içvara* n'y a pas le sens de « roi », *Jayavarmeçvara* désignant une idole de Çiva, sous les traits du roi Jayavarman ou simplement consacrée par lui. Cf. *ISCC.*, p. 71, *Çrī-Vijayeçvara* désignant une statue de Çiva.

⁽²⁾ M. Petithuguenin me fait remarquer que l'expression *Sayāmindra* est un des titres les plus fréquents du roi de Siam, notamment celui qui figure sur les monnaies.

⁽³⁾ Cf. par exemple une inscription datée 775 çaka dans *Oud-javaansche Oorkonden* (VI), *Verhand. Bat. Gen.*, LX, pl. 2.

⁽⁴⁾ G. FERRAND, *Textes arabes*, p. 29 etc.

⁽⁵⁾ GROENVELDT, *Notes on the Malay Archipelago*, *Verhand. Bat. Gen.*, XXXIX, p. 67 et suiv. — Cette expression « royaume de Palembang » qui reviendra souvent au cours de la présente étude est une désignation commode, mais je ne prétends pas en l'employant affirmer que la capitale de cet état fut toujours à Palembang.

au plus tard du début du XI^e siècle, sur lequel M. A. Foucher a basé sa première *Etude sur l'iconographie bouddhique de l'Inde*. La miniature 23 du ms. Cambridge Add. 1643, qui représente Avalokiteçvara à quatre bras entre Tārā et Mārīcī, porte comme titre: *Suvarṇṇapure Çrīvijayapure Lokanātha*, « Avalokiteçvara à Çrīvijayapura dans Suvarṇapura (1) ». Mais cette citation n'avance pas à grand'chose, étant donné que *Suvarṇapura* peut aussi bien désigner la Birmanie (*Suvarṇabhūmi*) que Sumatra (*Suvarṇadvīpa*).

Le nom de *Çrīvijaya* se rencontre d'autre part à plusieurs reprises dans l'épigraphie de la dynastie indienne des Çolas. Sous le règne de Rājārāja I (985-1012 A. D.), une inscription sanskrite et tamoule de la 21^e année de ce roi (2) commémore la donation d'un village à un temple bouddhique de Negapatam, commencé par *Cūlāmaṇivarmaṇ* et achevé par *Māravijayottuṅgavarman*. Ce dernier, fils du précédent, est appelé (l. 80) « roi de Kaṭāha (*Kaṭāhādhipati*) et de Çrīviṣaya (*Çrīviṣayādhipati*) » (3). L'inscription ajoute qu'il appartient à la « famille du Roi des Monts » (*çailendravaṃṣa*). Or l'inscription inachevée, gravée sur la seconde face de la stèle de Vieng Sa, dit justement que le roi Çrī Mahārāja est issu du *çailendravaṃṣa*. Cela prouve pour le moins qu'en rapprochant le *Çrīvijaya* de la stèle de Vieng Sa, du *Çrīviṣaya* de la charte de Rājārāja I, je ne m'égare pas dans mes recherches.

Le pays de *Kaṭāha* sur lequel régnait le roi de Çrīviṣaya, et que le texte tamoul de la charte nomme *Kiḍāram*, joue un rôle important dans l'épigraphie de Rājendracoḷa I (1012-1042 A. D.). Ce prince audacieux, après avoir conquis l'Inde jusqu'au Gange, aurait porté ses armes au-delà des mers et conquis *Kaḍāram* avec qui les liens d'amitié attestés du vivant de son père s'étaient apparemment rompus (4). Il se serait emparé en même temps d'une série de pays qui se trouvent énumérés dans deux inscriptions de la treizième et de la dix-neuvième année de son règne et en tête desquels figure *Çrīvijayam*. Cette liste a déjà été publiée à diverses reprises (5), mais comme

(1) A. FOUCHER, *Iconographie bouddhique*, p. 193, 205.

(2) C'est la charte appelée « grande charte de Leyde ». — Cf. *Arch. Surv. S. India*, IV, p. 206; VENKAYYA, *Report*, 1898-99, p. 17; *Arch. Surv. India*, ann. rep. 1911-12, p. 175; KIELHORN, *List*, n° 712.

(3) PW., s. v. *vijaya* 1)k, glose: *viṣaya* « Provinz, District ». Dans l'épigraphie chamme *vijaya* désigne certaines subdivisions administratives (*BEFEO.*, IV, p. 915). *Çrīviṣaya* et *Çrīvijaya* sont donc synonymes et signifient « le district de la fortune, le pays fortuné ».

(4) Un des successeurs de Rājendracoḷa I, son fils (?) Virarājendra I prétend aussi, en 1068, avoir conquis *Kaḍāram* et l'avoir ensuite rendu à son roi (*HULTZSCH, SI.*, III, pp. 192, 195, 202).

(5) HULTZSCH, *SI.*, II, p. 106, avec corrections dans *EI.*, IX, p. 230; KIELHORN, *List* n° 734; KANAKASABHAI, *Madras Review*, août 1902, et *Tamilian Antiquary*, 1911, n° 8; FERRAND, *Textes arabes*, p. 645 (au lieu de 1050, lire 1030).

je vais avoir à la discuter en détail, je suis obligé de la reproduire encore une fois, d'après l'inscription de Tanjore de 1030 publiée par M. Hultzsch :

« Ayant envoyé de nombreux navires au milieu de la mer mouvante et s'étant emparé de *Sanṅrāma* *vijayottuṅgavarman*, roi de *Kaḍāram*, avec les éléphants en rut qui lui servaient de montures et qui dans les batailles (étaient aussi impétueux) que la mer, (il prit aussi) la quantité de trésors que (ce roi de *Kaḍāram*) avait justement accumulés, le *Vidyādhara* *torāṇa*, la « Porte de la guerre » de la grande cité ennemie, la « Porte des joyaux » splendidement ornée, la « Porte des grands joyaux » ⁽¹⁾, le prospère *Ṣṛīvijaya* ⁽²⁾, *Paṇṇai* arrosé par la rivière, l'ancien *Malaiyūr* (avec) un fort situé sur une haute colline, *Māyirudiṅgam* entouré par la mer profonde (comme par) un fossé, *Ilaṅgāḥogam* indompté (dans) de terribles batailles, *Māppappāḷam* défendu par d'abondantes eaux profondes, *Meviliṁbaṅgam* défendu par de belles murailles, *Valaiṇṇandūru* possédant (à la fois) des terres cultivées (?) et des terres incultes, *Talaṭṭakkolam* loué par de grands hommes (versés dans) les sciences, *Mādamāliṅgam* intrépide dans les grands et terribles combats, *Ilāmuriḍeḥam* dont la terrible force fut vaincue par une violente (attaque), *Māṇakkavāram* dont les jardins de fleurs (ressemblaient) à la ceinture (de la nymphe) de la région méridionale, et *Kaḍāram* à la force terrible, qui était protégé par la mer voisine ».

L'étude de cette liste permet-elle d'identifier le pays de *Ṣṛīvijaya* ? Il s'agit d'abord de déterminer en quoi ont consisté les conquêtes, plus ou moins réelles, de Rājendracōḷa I « au-delà de la mer mouvante ».

Mais, auparavant, il importe de souligner un fait qui semble avoir échappé à la plupart des auteurs qui ont abordé ce problème. La liste des pays conquis par Rājendracōḷa I forme un tout, dont il est impossible de dissocier les divers éléments. Le texte dit en effet que Rājendracōḷa I, *après avoir vaincu le roi de Kaḍāram*, s'empara de ses trésors, puis d'un certain nombre de pays, et *enfin de Kaḍāram*. Il s'agit donc d'une même campagne, et il est a priori infiniment probable que les différents pays énumérés étaient soit des Etats vassaux du roi de *Kaḍāram*, soit même simplement les différentes villes ou provinces de son royaume : cela est même certain pour le premier nom de la liste, puisque l'on a vu que le roi de *Kaṭāha* (= *Kaḍāram*)

(1) Telle est l'interprétation de M. HULTZSCH, que je respecte, n'étant pas tamouli-sant. Mais on peut se demander si cette énumération ne serait pas plutôt une série d'épithètes se rapportant à *Ṣṛīvijaya*.

(2) Ou *Ṣṛīviṣaya*, l'alphabet tamoul ne possédant qu'un signe unique pour représenter les occlusives palatales et les sifflantes. Mais on vient de voir que ces deux formes sont interchangeable. M. HULTZSCH avait d'abord traduit (*SH.*, II, p. 109) : « Vijayam of great fame », mais il revint ensuite sur cette première interprétation, pour proposer celle qui est reproduite ci-dessus (*EL.*, IX, p. 230 ; cf. note in KIELHORN, *List*, p. 120, n. 6). Il s'agit évidemment du même pays que dans la charte de Rājārāja I.

était en même temps roi de *Çriviṣaya*. Cela, les épigraphistes, M. Hultzsch ⁽¹⁾ et M. Venkayya ⁽²⁾ l'avaient bien compris, et si tout le monde avait eu ce fait présent à l'esprit, bien des erreurs eussent été évitées ⁽³⁾. Les identifications des divers pays conquis par Rājendracoḷa I sont, je le répète, solidaires les unes des autres, et si l'on arrive à localiser *Kaḍāram*, le cercle des recherches, en ce qui concerne les autres, sera immédiatement restreint aux contrées se trouvant dans le voisinage ou sous la dépendance politique du pays trouvé.

M. Hultzsch avait d'abord, en 1891, identifié *Kaḍāram* avec une localité portant aujourd'hui ce nom et située dans le district de Madura ⁽⁴⁾. Mais M. Venkayya ayant, sept ans plus tard, reconnu dans *Mā-Nakkavāram* les îles Nicobar, et dans *Mā-Pappālam* un port du Pégou cité dans le *Mahāvamsa*, (LXXVI, 83) ⁽⁵⁾, M. Hultzsch était obligé, en 1903, de revenir sur sa première identification qui, comme il le reconnaissait lui-même, était peu compatible avec l'expédition navale mentionnée dans les textes épigraphiques, et il proposait de chercher *Kaḍāram* « en Indochine », sans d'ailleurs préciser davantage ⁽⁶⁾. Entre temps, M. Kanakasabhai avait retrouvé dans *Talaittak-kolam* le *Takōla* de Ptolémée, et émis l'opinion que *Kiḍāram* pût être (*Siri*) *khettarā*, c'est-à-dire l'ancien site de Prome en Birmanie ⁽⁷⁾. Cette opinion fut adoptée par M. V. A. Smith qui y ajouta l'identification de *Mādamāliṅgam* à Martaban ⁽⁸⁾, et par Kielhorn ⁽⁹⁾. M. Taw Sein Ko ne prétendait-il pas avoir retrouvé à Pégou deux piliers de granit élevés par le roi Çoḷa pour commémorer ses conquêtes ⁽¹⁰⁾ ? Mais M. Venkayya a montré depuis que cette histoire est sans fondement ⁽¹¹⁾, et a fait de justes réserves sur le rapprochement

(1) *SI.*, II, p. 106 : « The remaining names of localities must probably be looked for in the same neighbourhood (as Kaḍāram), as the inscription seems to imply that they were all taken from the king of Kaḍāram, together with Kaḍāram itself, which is the last item in the list ».

(2) « The exact locality (of Kaḍāram) would depend on the identification of the other places in Kaḍāram conquered by the Chōḷa king » (*Rep. Arch. Surv. Burma*, 1909-10, p. 14).

(3) Par M. G. FERRAND, par exemple, qui après avoir déclaré que le rapprochement entre *Kaḍāram* et (*Siri*) *khettarā* (Prome) est « tout à fait heureux », place *Malaiyūr* à *Gudimallur* près d'Arcot, et *Pappālam* sur la côte N.-E. de l'Inde (*Textes arabes*, II p. 646 n. 8 et p. 647 n. 2).

(4) « Kiḍāram is now the head-quarter of a tālluqa of the Rāmnād Zamīndārī in the Madura district » (*SI.*, II, p. 106).

(5) *Ann. Rep.*, 1898-99, p. 17. L'identification de *Nakkavāram* aux Nicobars figurait déjà dans *Hobson-Jobson*.

(6) *SI.*, III, pp. 194-5.

(7) *The conquest of Bengal and Burma by the Tamils*, Madras Review, 1902, p. 251.

(8) *Early history of India*, p. 466.

(9) *List*, p. 117 n. 4.

(10) *Rep. Arch. Surv. Burma*, 1906-7, p. 19.

(11) *Arch. Surv. India, ann. rep.*, 1907-8, p. 233 n. 3.

phonétique entre *Kidāram* et *Khettarā* ⁽¹⁾. Enfin, tout récemment, M. Blagden vient d'élever, contre l'identification de *Kaḍāram* au Pégou, les plus sérieuses objections ⁽²⁾.

On voit que le problème n'est pas nouveau et qu'il a déjà fait couler pas mal d'encre. Et cependant, depuis 1880, époque à laquelle Groeneveldt publia ses *Notes on the Malay Archipelago*, le monde savant dispose, en traduction anglaise, d'un passage des Annales des Song, qui a été reproduit successivement par Schlegel, Gerini, M. G. Ferrand ⁽³⁾, et qui permet de trancher la question.

J'ai dit plus haut que la grande charte de Rājarāja I (1005 A. D.) nomme deux rois de *Kidāram* ou, comme le dit le texte sanskrit, deux rois de *Kaṭāha* et *Çrīviṣaya* : *Çrī Cūlāmaṇivarmaṇ*, et son fils *Çrī Māravijayottuṅgavarman* qui régnait au moment où l'inscription fut composée. Or les Annales des Song mentionnent, en 1003 et en 1008, deux ambassades du pays de *San-fo-ts'i*, la première envoyée par le roi 思離朱囉無尼佛麻調華 *Sseu-li-tchou-lo-wou-ni-fo-ma-tiao-houa* et la seconde par le roi 思離麻囉皮 *Sseu-li-ma-lo-p'i*. Il n'est même pas nécessaire d'être sinologue pour reconnaître dans le premier nom une magnifique transcription de *Çrī Cūlāmaṇivarmadeva* ⁽⁴⁾, et dans le second la transcription des premières syllabes de *Çrī Māravijayottuṅgavarman* ⁽⁵⁾.

(1) *Rep. Arch. Surv. Burma*, 1909-10, p. 14.

(2) *Ibid.*, 1916-17, p. 25 : « M. Blagden thinks that... if Kaḍāram be Pegu, it could not have been conquered by the Cholas in 1069 A. D. (cette date est sans doute le résultat d'une faute d'impression) when Burmese power was so strong, and asks whether any of the Burmese and Mon kings known to history have had names ending in *varman*... ».

(3) SCHLEGEL, *Geographical notes*, T'oung Pao, 1901, p. 168 ; GERINI, *Researches on Ptolemy's geography*, p. 623 ; G. FERRAND, *Ye-tiao, Sseu-tiao et Java*, JA., 1916 (2), p. 528.

(4) SCHLEGEL, *loc. cit.*, avait restitué le nom, à peu près correctement, en *Sri Chūḍa Munivarmadēva*. GERINI, je ne sais pourquoi, n'adopta pas la lecture *varma*, et transcrivit *Çrī Cūḍāmaṇibhūmyadeva* ou *°bhūpadeva*, qui n'a pas de sens (*loc. cit.*). Récentement, M. G. FERRAND a discuté la forme chinoise, et a trouvé à sa restitution en sanskrit des difficultés que je ne comprends pas : « Les deux premiers caractères du nom royal *Sseu-li-tchou-lo-wou-ni-fo-ma-tiao-houa* = *çrī* ; les deux suivants ne se laissent pas restituer (*tchou-lo* = *jura* ou un phonème voisin)... *Wou-ni* est certainement *kawī wunī* qui figure dans le nom royal de Wiṣṇuwardhana, appelé aussi *Raṅga wunī*... Les quatre derniers caractères ne font pas difficulté ; *fo-ma* = *kawī warman*, skr. *varman* ; *tiao-houa* = *kawī dewa*, skr. *deva* » (JA., 1916 [2], p. 529 note). — Je ne vois pas ce qui empêche de restituer *tchou-lo* en *cūlā*. Quant à 無 *wou*, on sait que la prononciation ancienne de ce caractère est **m^wu* (aux VI^e-VII^e siècles, cf. PELLLOT, *Les noms propres du Milindapañha*, JA., 1914 [2], p. 394). La nasale initiale qui s'est conservée en cantonais explique pourquoi ce caractère est souvent employé pour transcrire *mo* ou *ma* : 南無 *nan-wou* = skr. *namo* (T'oung-Pao, 1900, p. 251) ; 無離拔 *wou-li-pa* = *malabar* (*Tchao Jou-koua*, trad. HIRTH-ROCKHILL, p. 223) ; 無石 *wou-che* = persan *māzū* (*Ibid.* p. 215). La restitution *cūlāmaṇi* ne fait donc aucune difficulté.

(5) L'habitude chinoise d'abréger les noms étrangers, surtout quand ils sont très longs, est trop connue pour qu'il vaille la peine d'y insister.

Ce texte semble décisif : les rois de *Kaṭāha* (*Kaḍāram*) et de *Ṣrīvijaya* ne sont autres que les rois du *San-fo-ts'i*, c'est-à-dire du royaume de Palembang. Tout au plus pourrait-on s'étonner de ne trouver trace dans les annales chinoises, ni du nom de *Saṅgrāma vijayottuṅgavarman*, ni de la conquête de Rājendracoḷa : la réponse à cette objection est facile. D'abord, rien n'empêche de supposer que *Saṅgrāma vijayottuṅgavarman* ne soit identique à ce roi du *San-fo-ts'i* que les Annales des Song ⁽¹⁾ mentionnent en 1017 sous le nom de 霞遲蘇勿吒蒲迷 *Hia-tch'e-sou-wou-tch'a-p'ou-mi* qui n'est pas un nom personnel, mais bien un titre, dans lequel M. G. Ferrand vient de retrouver l'expression *Haji Sumutrabhūmi*, « roi de la terre de Sumatra » ⁽²⁾. Mais cette conjecture n'est même pas nécessaire. En effet, la conquête de *Kaḍāram* qui apparaît pour la première fois dans une inscription de la treizième année de Rājendracoḷa I (1024 A. D.) n'est pas encore citée dans les inscriptions de la douzième année (1023) qui énumèrent toutes ses autres victoires ⁽³⁾. Elle doit donc dater de 1023-1024. Or, les Annales des Song ne mentionnant aucune ambassade du *San-fo-ts'i* entre 1017 et 1028, il n'est pas surprenant qu'elles ne livrent pas le nom d'un roi qui régnait, vers 1024, d'une royauté qui fut peut-être éphémère. Quant à leur silence sur la prétendue conquête du pays par les Čoḷas, il ne doit pas étonner davantage : car en admettant que le roi *Saṅgrāma vijayottuṅgavarman* ait été réellement fait prisonnier par Rājendracoḷa I, celui-ci, une fois retourné dans ses états, se trouvait évidemment trop loin pour que sa victoire eût d'autres conséquences politiques qu'une vague reconnaissance de sa suzeraineté. On a vu plus haut qu'un de ses successeurs, Vīrarājendra I, qui se vante lui aussi en 1068 d'avoir conquis *Kaḍāram*, s'empresse de le rendre à son roi : c'est ce qu'il avait de mieux à faire, car il eût été bien en peine de tirer parti de sa victoire et d'administrer un pays situé si loin « au-delà de la mer mouvante ». D'ailleurs quelques années plus tard, c'est le *San-fo-ts'i* qui, à son tour, prétend exercer sa suzeraineté sur les Čoḷas : c'est du moins ce que ses envoyés ont été raconter à la cour de Chine. On lit en effet dans Ma-touan-lin, à propos d'une ambassade du Pou-kan (Pagan) en 1106 : « L'empereur donna tout d'abord l'ordre de les recevoir et de les traiter comme on avait fait pour les envoyés du Tchou-lien (Čoḷa) ; mais le président du Conseil des Rites présenta les observations que voici : le *Tchou-lien* est vassal de *San-fo-ts'i* ; c'est pourquoi dans les années hi-ning (1068-1077), on s'est contenté d'écrire au roi de ce pays sur papier fort avec une enveloppe d'étoffe unie. Le roi de Pou-kan au contraire est souverain d'un grand royaume des Fan... » ⁽⁴⁾.

(1) GROENEVELDT, *loc. cit.*, p. 65.

(2) La plus ancienne mention du nom de l'île de Sumatra, JA., 1917 (1), p. 331.

(3) HULTZSCH, *SII.*, I, pp. 98, 100.

(4) D'HERVEY DE SAINT-DENYS, *Méridionaux*, p. 586.

Ce passage est intéressant, car, en nous montrant que des relations politiques existaient au XI^e siècle entre les Čoļas et le *San-fo-ts'i*, il fournit un nouvel argument en faveur de l'identification du « roi de *Kaḍāram* » avec le roi de Palembang.

Cela posé, il convient d'examiner la liste des pays conquis par Rājendracoļa I sur le roi de *Kaḍāram* (en laissant provisoirement de côté les noms de *Kaḍāram* [*Kiḍāram*, *Kaṭāha*] et de *Črīvijaya*). On va voir que la plupart d'entre eux se laissent reconnaître comme des états voisins du royaume de Palembang, ou s'étant trouvés à certain moment sous sa dépendance.

— PAṆṆAI. Ce pays est probablement identique au *Pane* que le *Nāgarakṛtāgama* nomme parmi les états de Sumatra dépendant, au XIV^e siècle, de Majapahit, à côté de Jambi, Palembang, etc., et que Gerini place au moderne Pani ou Panei sur la côte E. de l'île (1). Mais l'identification reste naturellement un peu hypothétique.

— MALAIYŪR. Il s'agit évidemment du pays de *Malāyu* d'où les Européens ont tiré le nom des Malais. La localisation exacte de ce pays a fait l'objet, depuis de longues années, de toute une série d'hypothèses qu'on trouvera réunies et discutées dans les *Deux itinéraires* de M. Pelliot (BEFEO., IV, p. 326 et suiv.) et dans les *Researches* de Gerini (p. 528 et suiv.). Que l'on place le *Malāyu* sur la côte occidentale de Sumatra, ou sur la côte orientale, ou même dans le Sud de la Péninsule Malaise (2), c'était dans tous les cas un pays qui se trouvait, au témoignage du pèlerin Yi-tsing, dans le voisinage immédiat du *Che-li-fo-che* (nom par lequel les Chinois désignèrent le royaume de Palembang avant d'employer la forme *San-fo-ts'i*). L'annexion du *Malāyu* par le *Che-li-fo-che* peut même, grâce à un passage de Yi-tsing, être datée entre 672 et 705 A. D. (3) : cette donnée suffit à l'enquête que je poursuis en ce moment.

On sait que le nom du *Malāyu* apparaît dans les textes sous deux formes distinctes, l'une avec *r* final, l'autre beaucoup plus fréquente, sans *r*. L'inscription tamoule de Rājendracoļa I fournit un nouvel exemple de la première forme qui n'était attestée jusqu'ici que par quelques auteurs arabes

(1) *Researches*, p. 513.

(2) Les données de l'inscription tamoule : « l'ancien Malaiyūr avec un fort situé sur une haute colline » n'éclairent pas beaucoup la discussion. Ces courtes descriptions qui accompagnent chaque nom de la liste reposent presque toutes sur des jeux de mots ou des étymologies fantaisistes. C'est le cas ici, où la « colline » (tamoul *malai*) n'apparaît sans doute que pour expliquer *Malaiyūr*. L'épithète « ancien » est plus suggestive : on pourrait la considérer comme un argument en faveur de la théorie d'après laquelle il y aurait eu deux pays ayant successivement porté le nom de *Malāyu*, et il s'agirait ici de l'ancien par opposition au nouveau.

(3) PELLIOU, *loc. cit.*, pp. 338, 348.

(*Malāyur*) (1), un passage des Annales des Yuan (*Ma-li-yu-eul*) (2), et par Marco Polo (*Malaiur*) (3).

— MĀYIRUḌḌĠAM. *Mā*^o est en tamoul une syncope usuelle de skr. *mahā*^o en composition : tamoul *māmuni* = skr. *mahāmuni*, tamoul *māppirayattaṇam* = skr. *mahāvīrya*, etc. C'est d'ailleurs de cette façon que M. Hultsch a expliqué les noms de *Māppappāḷam* et *Māṇakkavāram*, qu'il a finalement proposé de traduire par « le grand Pappāḷam » et « le grand Ṇakkavāram » (4). On verra tout à l'heure que la même explication est valable pour *Mādamāliṅgam*. Cela autorise au moins à chercher si, au lieu de *Māyirudḍḡam* qui ne rappelle rien de connu, il ne vaut pas mieux lire *Mā-Yirudḍḡam*, « le grand Yirudḍḡam ». Justement, parmi les quinze Etats dépendant du *San-fo-ts'i* au XIII^e siècle, Tchao Jou-koua cite un pays de 日羅亭 *Je-lo-t'ing* (5), dont le nom paraît bien correspondre à *Yirudḍḡam*. Sans doute, le chinois *je* n'est pas un équivalent très exact du tamoul *yī*. Mais il est bien évident que la forme chinoise n'est pas une transcription de la forme tamoule : l'une et l'autre sont des tentatives indépendantes pour rendre un nom indigène. Et je crois que dans l'ensemble, l'identification proposée est assez satisfaisante pour avoir quelque chance d'être acceptée.

Diverses localités ont été mises en avant pour le *Je-lo-t'ing* de Tchao Jou-koua : Schlegel pensait à *Jeluton* dans l'île de Bangka (6), Gerini proposa à la fois *Jelatang* au Sud-Ouest de Jambi (7), *Jelutong* en Johore et *Jelutong* en Selangor (8). Ces rapprochements valent ce que valent tous les rapprochements basés sur une simple analogie phonétique entre deux noms géographiques attestés à sept ou huit siècles d'intervalle, c'est-à-dire peu de chose. Mais il y a dans le livre de Tchao Jou-koua un passage qui, sans permettre de localiser exactement *Je-lo-t'ing*, indique cependant assez clairement dans quelle région il faut le chercher.

On lit en effet dans le *Tchou fan tche* (9), à propos des dépendances du *San-fo-ts'i* : « *Je-lo-t'ing*, *Ts'ien-mai*, *Pa-t'a*, et *Kia-lo-hi* sont de la même sorte (que *Tan-ma-ling*) » (10). Les traducteurs, M^{rs}. Hirth et Rockhill,

(1) G. FERRAND, *Textes arabes*, pp. 343, 383, 396.

(2) PELLIOU, *loc. cit.*, pp. 242, 328.

(3) Ed. YULE-CORDIER, II, p. 280 (Cf. p. 283 une hypothèse de LOGAN sur cet r).

(4) *Sil.*, III, p. 195 n. 1.

(5) *Trad.* HIRTH-ROCKHILL, p. 62.

(6) *T'oung Pao*, 1901, p. 134.

(7) *Researches*, p. 627.

(8) *Ibid.*, p. 826.

(9) Voici la liste des 15 pays dépendant du *San-fo-ts'i* (trad. HIRTH-ROCKHILL, p. 62) : *P'eng-fong*, *Teng-ya-nong*, *Ling-ya-sseu-kia*, *Ki-lan-tan*, *Fo-lo-an*, *Je-lo-t'ing*, *Ts'ien-mai*, *Pa-t'a*, *Tan-ma-ling*, *Kia-lo-hi*, *Pa-lin-fong*, *Sin-t'o*, *Kien-pi*, *Lan-wou-li*, *Si-lan*.

(10) *Ibid.*, p. 67.

supposent qu'il faut entendre par là que les races, coutumes et produits de ces divers pays sont les mêmes ⁽¹⁾. Il faut même entendre sans doute qu'ils sont voisins, car la même expression revient un peu plus loin, à propos du *Fo-lo-an* : « Ses voisins *P'eng-fong*, *Teng-ya-nong*, et *Ki-lan-tan* sont comme lui » ⁽²⁾. *P'eng-fong* (= Pahang), *Teng-ya-nong* (= Trengganu), et *Ki-lan-tan* (= Kelantan) ⁽³⁾ sont en effet limitrophes les uns des autres, et tous également situés, au point de vue des productions naturelles, dans la zone de la « flore malaise » ⁽⁴⁾. On est ainsi amené à supposer, par analogie, que *Je-lo-t'ing*, *Ts'ien-mai*, *Pa-t'a*, *Kia-lo-hi* et *Tan-ma-ling* sont des pays voisins les uns des autres et situés dans une même zone. Or, on verra par la suite que *Kia-lo-hi* = *Grahi* se trouvait à Jaiya ⁽⁵⁾, et que *Tan-ma-ling* était dans la même région ⁽⁶⁾. *Je-lo-t'ing* devait donc se trouver quelque part vers le centre de la Péninsule Malaise. Et, par opposition au groupe méridional *P'eng-fong*, *Teng-ya-nong*, *Ki-lan-tan*, *Fo-lo-an*, le groupe *Je-lo-t'ing*, *Ts'ien-mai*, *Pa-t'a*, *Kia-lo-hi*, *Tan-ma-ling* représente apparemment les dépendances plus septentrionales du *San-fo-ts'i* dans une région caractérisée au point de vue naturel par la flore dite « siamoise » ⁽⁷⁾, et au point de vue des mœurs par la prédominance de la civilisation khmère ⁽⁸⁾.

— ILANGĀÇOGAM. M. G. Ferrand a correctement identifié ce pays avec le *Ling-ya-sseu-kia* que Tchao Jou-koua nomme parmi les dépendances du *San-fo-ts'i*, et avec le *Leñkasuka* que le *Nāgarakṛtāgama* cite, un siècle et demi plus tard, comme tributaire de Majapahit ⁽⁹⁾. L'*i* initial ne fait pas difficulté, le tamoul ajoutant souvent un *i* au début des mots étrangers commençant par une linguale ou une liquide ⁽¹⁰⁾. Quant à la consonne que, d'après M. Hultzsch, je transcris *g*, c'est l'unique explosive gutturale du tamoul, laquelle sert à transcrire aussi bien *k* que *kh*, *g*, ou *gh*.

On peut localiser ce pays assez exactement. Gerini a rappelé avec raison que *Leñkasuka* est cité sous la forme *Lañkasuka* par le *Hikayat Maroñ*

(1) *Ibid*, p. 68.

(2) *Ibid*, p. 69.

(3) Cf. PELLLOT, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, p. 334-335.

(4) Cf. la carte jointe à l'article de M. RIDLEY, *An account of a botanical expedition to lower Siam*, J. Straits Br. RAS., n° 59.

(5) Voir Appendice III : *Le pays de Grahi*.

(6) A ces deux identifications basées sur des documents épigraphiques et offrant par conséquent de sérieuses garanties d'exactitude, on peut ajouter les hypothèses de GERINI qui proposait d'identifier *Pa-t'a* au *Bata* de TAVERNIER et au *Pate* de TEIXEIRA lesquels correspondraient soit à Patanor = Bandon, soit à Bardia dans la baie de Jumbor (*Researches*, p. 543 n. 1, et p. 822).

(7) RIDLEY, *loc. cit.*

(8) L'inscription de *Grahi* est en effet en cambodgien.

(9) *Textes arabes*, p. 647 n. 1.

(10) MOUSSET et DUPUY, *Dict. tamoul-français*, I, p. 149.

Mahawaṇsa ⁽¹⁾. Suivant ce texte, appelé assez improprement « Annales de Kēdah », qui fut traduit jadis par J. Low ⁽²⁾, et qui vient d'être publié, en transcription latine ⁽³⁾, *Laṅkasuka* fut la première résidence fondée par Maroṇ Mahawaṇsa (ambassadeur du pays de Rum envoyé en Chine), après qu'il eût été obligé d'atterrir sur la côte de la Péninsule Malaise, en face de Pulau Sēri (ou Srai). « Ayant quitté son bateau, dit la traduction de J. Low, Maroṇ Mahawaṇsa construisit un fort entouré d'un fossé ainsi qu'un palais et une vaste salle d'audience à laquelle il donna le nom de *Laṅkasuka*, parce qu'elle avait été construite au milieu de toutes sortes de réjouissances et de fêtes » ⁽⁴⁾. Avant de retourner au pays de Rum, il consacra roi son fils sous le nom de Raja Mahapodisat et donna au pays le nom de Kēdah. A cette époque Pulau Sēri était déjà réuni au continent : cette ancienne île est devenue la colline nommée aujourd'hui Gunong Jērai (Kēdah Peak) ⁽⁵⁾. Plus tard, le fils de Mahapodisat, Raja Sēri Mahawaṇsa « se fatigua de vivre à *Laṅkasuka* qui était maintenant loin de la mer ». Il se fit construire une résidence « plus bas, parce que la rivière y était large et profonde », et il se fit faire un petit palais provisoire en un lieu nommé Srokam ⁽⁶⁾.

Tous ces faits sont donnés sans aucune date, et entremêlés de récits merveilleux et confus. Mais, ce qui permet de supposer que ce *Laṅkasuka* n'est pas une invention de l'auteur des Annales de Kēdah, c'est un intéressant renseignement dû à M. Blagden, d'après lequel le nom de *Laṅkasuka* est encore vivant dans la mémoire des Malais de la région ⁽⁷⁾.

M. Pelliot, qui s'est incidemment occupé de cette question dans sa critique du *Cambodge* de M. Aymonier, a proposé d'identifier le *Ling-ya-sseu-kia* de Tchao Jou-koua au *Lang-ya-sieou* du *Souei Chou*, au *Lang-kia-chou* de Yi-tsing (= *Kāmalāṅka* de Hiuan-tsang), et de placer ce pays au Tenasserim dont le nom pégouan est *Naṅkasī* ⁽⁸⁾.

⁽¹⁾ *The Nāgarakṛtāgama list of countries...*, JRAS., 1905, p. 495 et suiv.

⁽²⁾ *A translation of the Keddah Annals*, J. Ind. Arch., III, p. 9 (réimprimé par la Bibliothèque Nationale Vajirañāṇa, Bangkok, 1908).

⁽³⁾ *Hikayat Marong Maha Wangsa or Kedah Annals*, edited by A. J. STURROCK, J. Straits Br. RAS., n° 72 (1916), p. 37.

⁽⁴⁾ Texte, p. 45-46. — Trad., p. 9.

⁽⁵⁾ Texte, p. 59. — Trad., pp. 168-169.

⁽⁶⁾ Texte, p. 64. — Trad. p. 253.

⁽⁷⁾ « Langkasuka still lives in the memory of the local Malays. It has developed into a myth, being evidently the « spirit-land » referred to as Lakon Suka by the peasantry of the Patani States, and the realm of Alang-ka-suka interpreted by a curious folk-etymology as the « country of what you will », a sort of fairy land where the Kedah Malays locates the fairy princess Sadong... » (*Siam and the Malay peninsula*, JRAS., 1906, p. 119).

⁽⁸⁾ BEFEO., IV, pp. 406-408.

Le passage des Annales de Kēdah cité plus haut, qui ne paraît pas avoir attiré l'attention de M. Pelliot, semble obliger à dissocier complètement *Ling-ya-sseu-kia* = *Laṅkasuka* (Gunong Jērai) du *Lang-ya-sieou*, *Lang-ya-siu*, ou *Lang-kia-chou* connu aux VI^e-VII^e siècles, qui correspond peut-être en effet au Tenasserim.

La mention de *Laṅkasuka* dans l'inscription tamoule de 1030 est importante, car elle ruine une théorie hasardeuse de Gerini, et montre une fois de plus la fragilité des chronologies basées sur des romans historiques qui relèvent plutôt du folklore que de l'histoire proprement dite. Gerini avait d'abord commencé par tirer des Annales de Kēdah la chronologie suivante (j'ai dit plus haut que ce texte ne contenait pas une seule date !):

— env. 1300 A. D. : fondation de *Laṅkasuka* par Maroṇ Mahawaṇsa ;

— immédiatement après 1380 : avènement de Mahapodisat et changement du nom du pays en celui de Kēdah ;

— vers 1400 : abandon de *Laṅkasuka* (1).

Mais, *Laṅkasuka* se trouvant cité par Tchao Jou-koua qui écrivait au début du XIII^e siècle, Gerini était obligé de faire remonter la fondation de ce pays à la fin du XII^e siècle et « d'intercaler une demi-douzaine de petits rois inconnus entre cette date et l'avènement de Mahapodisat sous le règne de qui le pays changea son nom en celui de Kēdah » (2).

Si Gerini s'était aperçu que *Laṅkasuka* est mentionné dans une inscription de 1030, ce n'est plus une « demi-douzaine de petits rois » qu'il eût été obligé d'intercaler, mais bien une douzaine tout entière. En fait, cette ancienne et authentique mention de *Laṅkasuka* suffit à renverser ce fragile édifice chronologique. Et d'ailleurs, l'inscription bouddhique qui a été trouvée à Bukit Murriam (3), un peu au Sud de Gunong Jērai, et que Kern faisait remonter au début du V^e siècle (4), prouve que le site est très ancien. Si l'on ignore à quelle époque remonte la fondation et la dénomination de *Laṅkasuka*, on verra plus loin que le nom de Kēdah apparaît peut-être dès le VII^e siècle. Ceci, joint au fait que Gunong Jērai était encore une île lors de l'arrivée de Maroṇ Mahawaṇsa, force à reculer l'existence de ce personnage dans un passé qui confine à la légende.

De toute cette discussion, il suffira, pour l'objet de la présente recherche, de retenir l'identification d'*Ilaṅgāçogam* avec *Laṅkasuka*, sa localisation dans le Sud de l'Etat de Kēdah, et sa dépendance vis-à-vis du royaume de Palembang.

(1) *JRAS.*, 1905, pp. 495-496.

(2) *Ibid.*, p. 499.

(3) Lt-Col. Low, *On an inscription from Keddah*, *JASB.*, XVIII (1849), II, p. 247.

(4) *Over eenige oude sanskritopschriften...*, Versl. Med. kon. Akad. Wetensch., Afd. Letterkunde, 3^e reeks, deel I, 1883.

— MĀ-PPAPPĀLAM. On a vu plus haut que M. Venkayya avait retrouvé ce nom dans le *Mahāvamsa* ⁽¹⁾. A propos de l'expédition de Parakkamabāhu contre le Pégou (*Rāmaññadesa*) vers 1180, le poème raconte comment les vaisseaux singhalais furent en partie dispersés par une tempête avant d'avoir atteint leur but : « Mais cinq d'entre eux qui portaient une nombreuse troupe d'hommes vigoureux atterrirent au port de *Kusumi* dans le pays de *Rāmañña*. . . et le navire commandé par le général tamoul *Ādicca* jeta l'ancre au port de *Papphāla*, dans ce pays » (*Mhv.*, LXXVI, 59,63-64). L'identification proposée par M. Venkayya a été adoptée par M. Hultzsch ⁽²⁾ : elle est d'ailleurs inattaquable, au point de vue phonétique. La mention, parmi les pays conquis sur le roi de *Kaḍāram*, du port de *Papphāla* situé, selon le *Mahāvamsa*, en territoire pégoan, semble en contradiction avec la thèse que je soutiens. Mais la contradiction n'est peut-être qu'apparente. On sait d'une part que vers le XI^e siècle ⁽³⁾, la suzeraineté de Pagan, dont dépendait le Pégou ⁽⁴⁾, s'étendait vers le Sud, au moins jusqu'à Mergui, puisque M. de Lajonquière a découvert en cet endroit une stèle pâlie au nom d'un roi d'*Arimaddana*, c'est-à-dire de Pagan ⁽⁵⁾. D'autre part, un des griefs invoqués par Parakkamabāhu contre le roi de Pagan était le rapt d'une princesse singhalaise envoyée au Cambodge (*Mhv.*, LXXVI, 35). Comme il est infiniment probable que les messagers se rendant de Ceylan au Cambodge passaient par l'isthme de Kra, c'est dans ces parages que le rapt avait dû être commis, et, conséquemment, l'autorité du roi de Pagan devait s'étendre jusque là ⁽⁶⁾. Si *Papphāla* se trouvait sur la côte O. de l'isthme de Kra, rien n'empêche de supposer que cette localité qui, à la fin du XII^e siècle, appartenait au Pégou, ait été au début du XI^e sous la dépendance de Palembang, dont la suzeraineté, ainsi qu'on le verra par la suite, s'étendait alors jusqu'à la baie de Bandon.

Je ne me dissimule pas ce que ces propositions ont d'hypothétique, et je n'entends nullement affirmer que *Papphāla* se trouvait effectivement sur l'isthme de Kra. J'ai simplement voulu montrer que la chose était possible et que, par suite, la présence, parmi les conquêtes de Rājendracoḷa I, d'une

(1) *Ann. rep.*, 1898-99, p. 17 ; *Rep. Arch. Surv. Burma*, 1909-10, p. 14.

(2) *SII.*, III, p. 195. (n^o 1 : Above, vol. II, p. 109, *the great Papphālam* must be read instead of *Māppappālam*).

(3) Date approximative assignée par M. FINOT à la stèle de Mergui (*BCAI.*, 1910, p. 153).

(4) PHAYRE, *Hist. of Burma*, p. 50. — *Mhv.*, LXXVI, 38, appelle le roi de *Ramañña* « roi d'*Arimaddana* ».

(5) *BCAI.*, 1909, p. 237 ; 1910, p. 153.

(6) Elle se serait même étendue encore plus au Sud, d'après GERINI qui propose de placer dans la Péninsule Malaise le *Malayadesa* où, selon le *Mahāvamsa* (*Ibid.*), le roi de *Rāmañña* fit emprisonner les messagers envoyés de Ceylan au Cambodge (*Researches*, p. 535).

localité ayant fait partie du Pégou au XII^e siècle, ne suffit pas à infirmer l'identification de ces conquêtes avec les états vassaux de Palembang (1).

— MEVILIMBAŅGAM et VALAIPPANDŪRU ne se prêtent pour le moment à aucune identification.

— TALAITTAKKOLAM. Il est à peu près certain que ce pays est identique au *Takkola* du Milindapañha et au *Takôla* de Ptolémée, la première partie du nom n'étant autre que le mot tamoul *talai* signifiant « tête ». Cette identification facile a d'ailleurs été adoptée par tous les auteurs, depuis M. Kanakasabhai qui fut le premier à la proposer (2). La question de l'origine du nom, et celle de l'emplacement de cet emporium ont été souvent discutées (3). C'est sur l'isthme de Kra qu'on le localise le plus volontiers. Gerini le mettait plus au Sud, vers l'actuel Takua Pa (4). Peut-être faudra-t-il même le chercher plus bas encore, si son identité avec le *Ko-kou-lo* des Chinois venait à être prouvée (5). Sa présence parmi les états vassaux de Palembang n'a donc rien de surprenant.

— MĀ-DAMĀLIŅGAM. M. Kanakasabhai (6) a identifié ce pays à Martaban, dont le nom talaing est *Muh-tmam* (Haswell), ou *Mat-tma* (Schmidt) (7), devenu en siamois *Mo:ta:ma:*. Au point de vue phonétique, l'équation est évidemment possible. Cependant elle ne s'applique qu'à une partie du mot et

(1) M. G. FERRAND (*Textes arabes*, p. 647 n. 2) identifie *Papphāla* au *Fawfal* de Ibn Saïd (*Ibid.*, p. 348-349), sur la côte Nord-orientale de l'Inde. J'ai montré plus haut que la présence, parmi les conquêtes de Rajendracôla, d'un port indien était impossible *a priori*. Mais le *Fawfal* de Ibn Saïd était-il réellement sur la côte Nord-orientale de l'Inde ?

(2) KANAKASABHAI, *Madras Review*, 1902, p. 251. — V. A. SMITH, *Early history of India*, p. 466. — TAW SEIN KO, *Rep. Arch. Surv. Burma*, 1909-10 p. 14 ; 1916-17, p. 25. — BLAGDEN, *Ibid.*, 1916-17, p. 25. — FERRAND, *Textes arabes*, p. 647 n. 5.

(3) Voir références s. v. *Takôla* à l'index géographique de mes *Textes grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient*.

(4) *Recherches*, p. 85 et suiv.

(5) M. PELLLOT (*T'oung Pao*, 1912, p. 455) a signalé à titre d'hypothèse un rapport entre *Takôla* et *to-kou* (**ta-kut* = *lakur* ?), nom du cardamome au pays de *K'ie-kou-lo* cité dans l'Histoire des T'ang. Or ce pays est probablement identique au *Ko-kou-lo* que Kia-tan place à l'Ouest du *Ko-lo* (= *Kedah* ? voir plus loin) en communication directe avec lui, et au *Qaqula* ou *Qaqola* (Ibn Batoutah) dont le nom signifie justement « cardamome ». — Noter de plus que la traduction traditionnelle de pâli *takkolam* en cambodgien et en siamois est *kravāñ* = « cardamome », et que CHILDERS, *Dict. of the Pāli language* s. v. *takkolam*, dit : « the sinhalese is *takul* » qui paraît bien être apparenté de très près au *to-kou* = *takur* de l'Histoire des T'ang.

(6) *Madras Review*, 1902. Cette identification a été ensuite adoptée par V. A. SMITH, *Early history of India*, p. 466, et par G. FERRAND, *Textes arabes*, p. 647 n. 6.

(7) *Buch des Rāgāwan*, pp. 112-113 (Sitzungsber. Akad. Wiss., Wien, phil.-hist. Cl. I, 3).

laisse de côté le groupe *°liṅgam*. Aussi est-il légitime de chercher un rapprochement plus satisfaisant.

Si l'on prend une fois de plus la première syllabe *mā* comme un équivalent de *mahā*, le nom à identifier est *Damāliṅgam* ou *Tamāliṅgam*. Or, parmi les quinze Etats tributaires du San-fo-ts'i, Tchao Jou-koua cite 單馬令 *Tan-ma-ling* : ce pays, suivant le même auteur, est voisin de *Ling-ya-sseu-kia* (*Laṅkasuka*) que l'on peut gagner par mer en six jours et aussi par voie de terre ; et il est semblable aux pays de *Je-lo-t'ing* (*Yirudīṅgam*, voir plus haut), *Ts'ien-mai*, *Pa-t'a*, et *Kia-lo-hi* (*Grahi* = *Jaiya*, voir App. III) (4).

M. Takakusu pensait retrouver dans *Tan-ma-ling* le nom de *Tanah Malayu* (2). Mais M. Pelliot a fait remarquer que ce rapprochement n'est pas très satisfaisant au point de vue phonétique (3). Schlegel proposait de lire *Timbūlan*, placé à l'embouchure d'une des rivières de la côte E. de Sumatra (4) : hypothèse insoutenable en face du témoignage de Tchao Jou-koua, d'après lequel on pouvait se rendre par voie de terre de *Tan-ma-ling* à *Laṅkasuka*. M. Pelliot de son côté, a suggéré *Tēmbēling*, affluent de la rivière de Pahang (5). Depuis, Gerini a mis en avant un autre *Tēmbēling* ou *Temiling*, près de l'embouchure de la rivière de Kwantan (6) : mais M. Blagden a fait observer avec raison que cette localisation s'accorde mal avec le passage de Tchao Jou-koua suivant lequel *Tan-ma-ling* n'est qu'à six jours de navigation de *Laṅkasuka* (7).

Une inscription inédite de la Péninsule Malaise va donner le nom exact de ce pays et permettre de le localiser avec une précision suffisante. Cette inscription (8) est gravée sur un piédroit originaire du Vat Huà Vieng à Jaiya, et conservée actuellement à la Bibliothèque Nationale de Bangkok (Voir à l'appendice II le texte et la traduction de ce document). Elle est en sanskrit incorrect. L'usure des dernières lignes empêche malheureusement de discerner son objet, mais la date *kaliyuga* 4332 = 1230 A. D. est suffisamment distincte. Enfin le fait

(4) *Trad.* HIRTH-ROCKHILL, pp. 62, 67, 68.

(2) *A record...*, p. XLIII-XLV.

(3) *BEFEO.*, IV, p. 328 n. 6.

(4) *T'oung Pao*, 1901, pp. 130-131.

(5) *Loc. cit.*

(6) *JRAS.*, 1905, p. 498.

(7) Compte-rendu de la traduction de TCHAO JOU-KOUA par HIRTH et ROCKHILL, *JRAS.*, 1913, p. 166 : « If the sailing time between Ling-ya-sseu-kia and Tan-ma-ling is correctly given in the text, it seems doubtful whether the latter can be Kuantan, as six days would be rather a short time, considering the weak monsoon of the Straits of Malacca ».

(8) Cette inscription ainsi qu'une autre de même provenance, très ruinée, a fait partie pendant quelque temps des collections particulières du Prince Damrong. C'est chez lui que M. DE LAJONQUIÈRE les a signalées (*BCAI.*, 1912, p. 41).

qui intéresse spécialement la présente recherche, est que l'acte émane d'un personnage portant le titre de *Çrī Dharmarāja* et qualifié de « Seigneur de Tāmraliṅga » (*Tāmraliṅgeçvaraḥ*).

Tāmra est une forme prākritisante de *tāmra* « cuivre ⁽¹⁾ », encore employée en singhalais. Le sens de l'expression *Tāmraliṅga* n'est pas très clair. En prenant *liṅga* dans le sens de « marque, caractère », *Tāmraliṅga* signifierait « (le pays) qui a pour caractéristique le cuivre », mais je ne crois pas que du cuivre ait jamais été signalé dans le Nord de la Péninsule Malaise. On peut supposer d'autre part que le pays tirait son nom d'un « liṅga de cuivre » ayant une certaine célébrité. Quoi qu'il en soit, il est à peu près certain que *Tāmraliṅga* est le nom d'où sont issues la forme chinoise *Tan-ma-ling* et la forme tamoule *Tamāliṅgam*. La transcription *Tan-ma-ling* pour *Tāmraliṅga* est analogue aux transcriptions 多摩梨帝 *To-mo-li-ti* ⁽²⁾, et 耽摩立底 *Tan-mo-li-ti* ⁽³⁾ pour *Tāmralipti*. Quant à la forme tamoule *Tamāliṅgam* dont l'*ā* pourrait susciter quelques objections, il est possible que la vraie lecture soit *Tāmra*^o ou *Tamaraliṅgam*. On sait en effet que dans l'écriture tamoule, surtout dans les inscriptions, le signe servant à marquer l'*ā* long est pratiquement indiscernable du signe représentant la semi-voyelle *r* ⁽⁴⁾.

Pour localiser *Tāmraliṅga*, il faut tenir compte des faits suivants : 1° l'inscription qui le mentionne est originaire de Jaiya ; 2° cette inscription émane d'un personnage portant le titre de *Çrī Dharmarāja*, qui semble être le titre traditionnel des rois de Nagor Srī Dharmarāj, et l'origine même du nom de cette localité ; 3° *Tan-ma-ling* est, selon un texte cité par Schlegel, à dix jours de navigation au Sud du Cambodge ⁽⁵⁾ ; 4° *Tan-ma-ling* est, d'après Tchao Jou-koua, à six jours de navigation de *Laṅkasuka* ⁽⁶⁾.

Les trois premières données s'accordent bien et concourent à placer *Tāmraliṅga* sur la côte E. de la Péninsule Malaise, entre la baie de Bandon et Nagor Srī Dharmarāj ; mais la dernière semble en contradiction avec elles. On vient de voir en effet que M. Blagden rejetait la localisation de *Tan-ma-ling* à l'embouchure de la rivière de Kwantan parce que six jours sont insuffisants pour faire la traversée entre cet endroit et Kedah Peak. L'objection a deux fois plus de force si le point de départ est Jaiya ou Nagor Srī Dharmarāj. Si le texte de Tchao Jou-koua n'est pas corrompu, et qu'il s'agisse bien d'un voyage *par mer* et non *par terre*, la seule façon de résoudre la difficulté est de supposer : ou bien que le pays de *Tāmraliṅga* occupait la péninsule

(1) PISCHEL, *Gramm. d. Prākrit-Spr.*, § 295.

(2) FA-HIEN, ch. 37.

(3) YI-TSING, *passim*.

(4) *SII.*, I, p. VI.

(5) *T'oung Pao*, 1901, p. 126.

(6) *Trad.* HIRTH-ROCKHILL, p. 68.

dans toute sa largeur, et avait vue à la fois sur le Golfe de Siam et sur les Détroits à la hauteur de Panga ou de Trang ; ou bien que c'est *Laṅkasuka* qui avait vue sur les deux mers. Les deux hypothèses sont également vraisemblables, et sont peut-être vraies toutes les deux à la fois. Il suffit d'étudier sommairement la géographie de toute cette partie de la Péninsule, et de se rappeler avec quelle facilité on y passe d'une mer à l'autre, pour comprendre que l'existence d'Etats s'étendant d'une côte à l'autre est toute naturelle, et s'explique, politiquement, par l'avantage qu'il y avait à tenir sur toute leur longueur les différentes routes de transit ⁽¹⁾.

Quelle qu'ait été d'ailleurs l'extension du *Tāmraliṅga*, il occupait certainement Jaiya et très probablement Nagor Sṛī Dharmarāj. Mais, va-t-on me dire, ne placez-vous pas aussi à Jaiya cet autre état vassal du *San-fo-ts'i* que Tchao Jou-koua nomme *Kia-lo-hi*, et que vous identifiez (voir App. III) avec le pays de *Grahi*, mentionné dans une inscription gravée sur le socle d'un Buddha originaire de Jaiya ? — Sans doute, mais il faut observer que, aux termes mêmes de cette inscription khmère, *Grahi* n'était qu'un *sruk*, c'est-à-dire un petit district administré par un *mahāsenapati*. Par conséquent, en admettant que ce nom ait bien été appliqué au site ancien de Jaiya, rien n'empêche de supposer que le district ainsi désigné n'ait fait partie de *Tāmraliṅga*. Mais il se peut aussi que la statue du Buddha trouvée à Jaiya y ait été amenée des environs, et que *Grahi* = *Kia-lo-hi*, qui d'après l'Histoire des Song était limitrophe du Tchen-la, se soit trouvé un peu au Nord de la baie de Bandon. L'inscription qui mentionne *Tāmraliṅga* semble au contraire avoir été trouvée *in situ*.

— ILĀMURIDEÇAM. L'*i* initial est le même que celui d'*Ilaṅgāçogam*. Il s'agit évidemment de ce pays situé dans la partie N. de Sumatra, cité par les géographes arabes sous ce même nom de *Lāmurī* ⁽²⁾, et par Marco Polo sous le nom de *Lambri* ⁽³⁾. L'identification va de soi, et a d'ailleurs déjà été faite par M. G. Ferrand ⁽⁴⁾. Ce qui est particulièrement important pour la présente

(1) Cf. DE LAJONQUIÈRE, *Le domaine archéologique du Siam*, BCAI, 1909, p. 256 : « Il me semble qu'ils (= les vestiges archéologiques de Jaiya, Vieng Sa, et Takua Pa) jalonneront une route de transit à travers la presqu'île et par suite un des petits royaumes hindous qui se la partagèrent ». — P. 259 : « ... Trang sur une rivière qui descend du Nord et dont la vallée correspond à une passe vers Nakhon Sri Thammarat. Ce port, d'ailleurs de fondation toute récente, communique en outre avec Pathalung... par un chemin commode ; on va ainsi facilement à bicyclette d'une mer à l'autre en quelques heures ; avec les commodités actuelles en moins, ce furent là certainement deux voies de transit qui demandaient, celle de Pathalung 2 ou 3 étapes par terre et autant par voie d'eau jusqu'à la baie de Lakhon ; l'autre, celle de Lakhon, 5 ou 6 étapes à travers un pays facile et très habité ».

(2) G. FERRAND, *Textes arabes*, Index, s. v. *Lāmurī*.

(3) Ed. YULE-CORDIER, II, p. 299.

(4) *Loc. cit.*, p. 647 n. 7.

recherche, c'est que ce pays figure sous la forme *Lan-wou-li*, parmi les états tributaires du *San-fo-ts'i* nommés par le *Tchou fan tche* ⁽¹⁾.

— *MĀṆAKKAVĀRAM*. On a vu plus haut que ce pays a déjà été identifié aux Nicobars, la première syllabe *mā* n'étant une fois de plus qu'un équivalent de *mahā*. La forme *Necuveran* employée par Marco Polo ⁽²⁾ est encore très proche de *Nakkāvāram*.

En résumé, des onze pays qui viennent d'être passés en revue, neuf ont pu être identifiés avec plus ou moins de certitude. De ceux-ci,

— un, le *Malaiyūr*, fut incorporé dès l'époque de Yi-tsing, au royaume de Palembang,

— quatre figurent au nombre des états tributaires du *San-fo-ts'i* énumérés par Tchao Jou-koua, savoir : *Mā-Yirudīṅgam* (= *Je-lo-t'ing*), *I-Laṅgāṣogam* (= *Ling-ya-sseu kia*), *Mā-Damāliṅgam* (= *Tan-ma-ling*), et *I-Lā-murideṣam* (= *Lan-wou-li*),

— quatre sont situés dans des régions telles que leur vassalité vis-à-vis de royaume de Palembang est vraisemblable ou du moins possible, savoir : *Paṇṇai* (à Sumatra ?), *Mā-Ppappālam* et *Talait-Takkolam* (vers l'isthme du Kra ?), *Mā-Nakkavāram* (îles Nicobar).

Cette statistique éclaire et corrobore complètement le passage de l'Histoire des Song sur lequel j'ai cru pouvoir fonder l'opinion que c'est le roi de Palembang qui est désigné dans l'épigraphie des Colas par l'expression « roi de *Kaḍāram* » ou « roi de *Kaṭāha* et de *Çrīvijaya* ».

Il reste maintenant à rechercher le sens et la valeur de ces deux termes.

— *KATĀHA*, *KADĀRAM*, *KIDĀRAM*. A côté de ces trois formes attestées dans l'épigraphie, il existerait encore une forme littéraire, *Kāḷagam*, qui se trouve dans un poème tamoul ancien, le *Paḍḍinappālai* (I, 191). D'après ce texte, des navires de *Kāḷagam* apportaient des marchandises à Kavirippūmpaḍḍinam, le grand port situé à l'embouchure de la Kāverī ⁽³⁾ : le commentateur du poème affirme que *Kāḷagam* désigne ici le pays connu sous le nom de *Kaḍāram*, et les *nighaṇṭus* ou lexiques tamouls donnent, parmi les sens du mot *Kāḷagam* celui de « le pays nommé *Kaḍāram* » ⁽⁴⁾. Mais il est possible que cette

(1) Trad. HIRTH-ROCKHILL, pp. 62, 72. — Cf. GROENEVELDT, *Notes*, p. 98; HIRTH, *T'oung Pao*, 1895, p. 152; SCHLEGEL, *Ibid.*, 1901, p. 138.

(2) *Loc. cit.*, II, p. 306.

(3) Cité par KANAKASABHAI, *Madras Review*, 1902. Cf. FERRAND, *Textes arabes*, II, p. 648.

(4) VENKAYYA, *Arch. Surv. India*, ann. rep., 1907-8, p. 233; *Rep. Arch. Surv. Burma*, 1909-10, pp. 14-15.

identification repose sur un contre-sens. En effet, skr. *kaṭāha* et tamoul *kaḍāram* signifient tous deux « poêle, chaudron de cuivre », mais *kaḍāram* a aussi le sens de « couleur brune tirant sur le noir » ; or *kāḷagam* a précisément le sens de « noirceur » ⁽¹⁾, et c'est peut-être uniquement cette synonymie qui a incité le commentateur du Paḍḍinappālai et les lexicographes à gloser *Kāḷagam* par *Kaḍāram*. Il ne semble donc pas qu'il faille attacher une grande importance à cette identification, qui d'ailleurs n'avance pas à grand'chose.

En dehors de l'épigraphie, *Kaḍāram* est nommé une fois dans le poème tamoul *Kaliṅgattuparaṇi* ⁽²⁾. Quant à *Kaṭāha*, il figure plusieurs fois dans le *Kathāsaritsāgara*, comme le nom d'un *dvīpa* voisin de *Suvarṇadvīpa* qui dans ce poème désigne vraisemblablement Sumatra: le roi de *Kaṭāha* était beau-frère du roi de *Suvarṇadvīpa*, ce qui semble indiquer qu'aux yeux de l'auteur du *Kathāsaritsāgara*, qui écrivait vers les XI^e-XII^e siècles, les deux pays avaient d'étroites relations politiques ⁽³⁾. Le nom de *Kaṭāha* se rencontre aussi dans le manuscrit népalais à miniatures *Cambridge Add. 1643*: les miniatures 26 et 28 qui représentent Avalokiteṣvara debout entouré de deux formes de Tārā, de Hayagrīva (ou Mārīcī) et d'un *preta*, portent comme titre: *Kaṭāhadvīpe Valavatīparvate Lokanāthah*, « Avalokiteṣvara sur la montagne Valavatī dans la contrée de *Kaṭāha* » ⁽⁴⁾.

Ces citations sont intéressantes en ce qu'elles prouvent que le nom de *Kaṭāha* était connu et usité dans l'Inde, et que par conséquent le *Kaṭāha* cité dans la partie sanskrite de la grande charte de Rājarāja I n'est pas simplement une traduction du *Kiḍāram* nommé dans le texte tamoul.

Or il est un pays connu des Chinois dont le nom semble phonétiquement correspondre assez bien à *Kaṭāha*, c'est 羯茶 *Kie-tch'a* où Yi-tsing fit escale à deux reprises. Pendant son voyage d'aller, venant du *Che-li-fo-che* et du *Mo-lo-yeou* pour se rendre dans l'Inde, il s'arrêta une première fois à *Kie-tch'a* ; de là, après dix jours de navigation vers le Nord, il gagna l'île des Hommes-Nus, puis après quinze jours de navigation vers le Nord-Ouest, il atteignit Tāmraliptī vers les bouches du Gange. À son retour, en venant de Tāmraliptī, il semble avoir atteint *Kie-tch'a* directement sans escales ; de là, il lui fallut ensuite un mois de navigation pour arriver au *Mo-lo-yeou* ⁽⁵⁾. Un autre pèlerin, le moine Wou-hing, dont l'itinéraire de Chine à Ceylan est

(1) VENKAYYA, *Ibid.*

(2) Dans une allusion aux conquêtes des Čoḷas : « Les éléphants de guerre des Čoḷas ont bu l'eau du Gange à Manni ; et Kaḍāram où les hurlantes vagues de cristal lavaient le sable mêlé d'or rouge fut annexé ». KANAKASABHAI, *Ibid.*

(3) *Kathāsaritsāgara*, trad. TAWNEY, I, pp. 87, 92, 552 ; II, pp. 44, 598.

(4) A. FOUCHER, *Iconographie bouddhique*, pp. 102 et 194.

(5) CHAVANNES, *Religieux éminents*, pp. 105-119. — TAKAKUSU, *A record*, pp. xxx, xxxiii.

rapporté par Yi-tsing (1), avait aussi touché à *Kie-tch'a* : de *Mo-lo-yeou* il avait gagné ce point en quinze jours, et de là, mettant le cap à l'Ouest, il avait atteint en trente jours le port de Negapatam.

Selon M. Pelliot, « la forme théorique qu'on doit songer à restituer pour *Kie-tch'a* est *Kaḍa* » (2). Or cette forme est précisément celle à laquelle doit normalement aboutir skr. *kaṭāha* dans les parlers indochinois. La chute de la finale aspirée ou sifflante, ou du moins sa dégénérescence en un simple *visarga* est courante et d'ailleurs naturelle dans des dialectes à tendance monosyllabique (3). Quant au passage de la linguale sourde à la sonore, il est de règle en position intervocalique dans les *prākṛits* (4). Et, de fait, skr. *kaṭāha* « poêle à frire » est devenu en khmèr *khdāḥ* (pron. khteah) et en siamois *kadaḥ* (pron. kathah). *Kie-tch'a* est donc un équivalent très admissible de *Kaṭāha*.

À qui objecterait que *Kie-tch'a* est attesté dès le VII^e siècle, tandis que *Kaṭāha* n'apparaît pas avant le XI^e, on peut répondre que, à côté de *Kie-tch'a* on trouve en chinois, postérieurement à l'époque de Yi-tsing, d'autres noms géographiques qui semblent bien n'être que des transcriptions un peu différentes du même original. Il y a d'abord le 偈陀 *Kie-t'o* que, d'après le *Sin t'ang chou*, les envoyés du *P'iao* (Birmanie) représentèrent aux Chinois comme étant sous la suzeraineté de leur pays (5). Plus tard, Tchao Jou-koua nomme le 吉陀 *Ki-t'o* dont les vaisseaux venaient chaque année avec ceux du *San-fo-ts'i* et de *Kien-pi* (6), faire le commerce au *Nan-p'i* = Malabar (7). Dans *Kie-t'o* et *Ki-t'o*, le caractère 陀 *to* est en fait une dentale (8), mais on a des exemples de son emploi pour transcrire une linguale (9). Donc *Kie-t'o* = *Kaḍa*, *Ki-t'o* = *Kiḍa*, ce dernier procédant peut-être d'une forme apparentée au *Kiḍāram* de la stèle de Rājārāja I. Le passage de la linguale à la liquide étant un phénomène courant, on devait être tenté d'identifier *Kie-tch'a*, *Kie-t'o* et *Ki-t'o* au *Kalah* ou *Kilah* (10) des géographes arabes, et au 箇羅 *Ko-lo* que Kia Tan place sur la côte septentrionale du Détroit de Malacca, et que le *Sin*

(1) CHAVANNES, *loc. cit.*, p. 144. — TAKAKUSU, *loc. cit.*, p. XLVI.

(2) BEFEO., IV, p. 351.

(3) Par ex. : khmèr *Rājagriḥ* = skr. *Rājagṛha* ; *groḥ* = *graha*, etc.

(4) PISCHEL, *Gramm. d. Prākṛit-Spr.*, § 198.

(5) PELLIOU, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, p. 352.

(6) *Kien-pi* = *Kampe* (Nāgarak.) = *Kampei* à Sumatra (PELLIOU, *Ibid.*, n. 5).

(7) *Trad.* HIRTH-ROCKHILL, p. 89.

(8) PELLIOU, *Les noms propres du Milindapañha*, JA., 1914 (2), p. 388.

(9) S. LEVI, *Catalogue des Yakṣas de la Mahāmāyūrī*, index, s. v. *t'o*, JA., 1915 (1), p. 132. — Il suffit d'ailleurs que le nom soit parvenu aux oreilles des Chinois par l'intermédiaire d'un dialecte ne possédant pas de linguale pour qu'ils aient enregistré une dentale.

(10) La vocalisation *Kilah* semble suspecte à M. PELLIOU (*loc. cit.*, p. 351 n. 6). Mais l'existence des formes *Ki-t'o* et *Kiḍāram* la rend au moins possible.

l'ang chou située au Sud-Est du *P'an-p'an*. Ces divers noms représenteraient phonétiquement et géographiquement l'actuel Kédah ⁽¹⁾.

C'est donc à Kédah que correspondraient *Kaṭāha*, *Kaḍāram*, *Kiḍāram*. Mais on a vu plus haut que c'est à l'ancien site de Kédah que se trouvait *Laṅkasuka*. Comment *Kaṭāha* pourrait-il s'y trouver aussi ? — Notons d'abord que le *Nāgarakṛtāgama*, qui cite *Kédah* parmi les dépendances de Majapahit sur la Péninsule Malaise, cite également *Leṅkasuka*. Ainsi que l'a justement fait observer M. Blagden ⁽²⁾, Gunong Jërai ou « l'ancien Kédah » est situé fort loin au Sud de Kédah, « et c'est sans doute, ajoute-t-il, la raison pour laquelle les deux localités sont mentionnées séparément ».

On ignore à quelle date eut lieu l'abandon de *Laṅkasuka* auquel font allusion les Annales de Kédah. Ce changement de résidence n'implique ni que *Laṅkasuka* ait cessé en même temps d'être appliqué à la région de Gunong Jërai, ni que le nom de *Kédah* n'ait pas déjà été employé auparavant pour désigner le lieu qui devait devenir la nouvelle capitale. On conçoit donc fort bien que l'inscription de Rājendracōla I nomme concurremment *Kédah* et *Laṅkasuka* puisque ces noms répondaient en fait à deux localités différentes.

Même au cas où des recherches ultérieures devraient prouver que *Kaṭāha* n'est pas Kédah, il n'en reste pas moins que le *Kie-tch'a* des itinéraires de Yi-tsing était la dernière escale en Malaisie avant la traversée du Golfe de Bengale, et, inversement, le premier point auquel on touchait en revenant de l'Inde ⁽³⁾. Si cet emporium dépendait du royaume de Palembang, — et cela est extrêmement vraisemblable, puisque la suzeraineté de ce royaume s'étendait sur les deux rives du Détroit de Malacca, — on s'explique aisément que son nom ait été employé par les Çolas pour désigner le roi de Palembang. Les hommes ont toujours eu en effet une tendance à désigner un pays étranger par le nom de la peuplade, de la province, de la rivière ou de la montagne qu'ils rencontraient tout d'abord en pénétrant dans le pays : les noms de l'Allemagne, de la Perse, de l'Inde n'ont pas d'autre origine. C'est sans doute par un effet de cette tendance que les Tamouls ont pu dénommer le roi de Palembang d'après le nom du premier port auquel ils touchaient en se rendant dans son royaume. Sans compter que si *Kaḍāram* se trouvait réellement là où j'ai cru pouvoir le

⁽¹⁾ PELLIOU, *Ibid.*, pp. 351-352.

⁽²⁾ *Notes on malay history*, J. Straits Br. RAS., 1909 (53), p. 148.

⁽³⁾ Ce fait constitue, soit dit en passant, un des meilleurs arguments en faveur de l'identification de *Kie-tch'a* à Kédah. En réponse à GERINI qui reprochait ironiquement aux sinologues d'avoir fait de Kédah « the hub of the Universe » (*JRAS.*, 1905, p. 500), M. BLAGDEN dit fort justement : « Kédah happens to be the first point on the Peninsula which a navigator would reach if he came from Ceylon and took the route from Point de Galle to Achin Head. And that is the natural and obvious line to take, as soon as mere coasting voyages have been abandoned ». (*JRAS.*, 1913, p. 168).

situer, ce port était au point de vue commercial une escale d'une importance comparable à celle que, dans la même région, le port de Pinang est en train d'acquérir.

— *ÇRĪVIJAYA*. La question de savoir quel pays fut jadis désigné par le nom de *Çrīvijaya* est précisément celle qui s'est posée au début de cette enquête. Les notions acquises chemin faisant vont permettre, je crois, de la résoudre.

On sait que, d'après les formes chinoises (*Fo-che*, *Che-li-fo-che*, *Fo-ts'i*, *San-fo-ts'i*) et arabe (*Sribuza*), le nom du royaume de Palembang a été restitué en *Çrībhoja*. Or, on n'aura pas manqué de remarquer que ce nom de *Çrībhoja* n'est apparu au cours de cette étude dans aucun des documents relatifs au royaume de Palembang où l'on s'attendait justement à le rencontrer. A propos du roi *Çrī Cūlāmaṇivarman* que j'ai cru pouvoir identifier d'une façon certaine avec le roi du *San-fo-ts'i* nommé par l'Histoire des Song *Sseu-li-tchou-lo-wou-ni-fo-ma-tiao-houa*, la charte de Rājarāja I dit seulement qu'il était roi de *Kaṭāha* et de *Çrīvijaya*. Le nom de *Çrībhoja* ne figure pas davantage dans la liste des conquêtes que l'épigraphie de Rājendracōla I attribue à ce prince, et où j'ai cru pouvoir reconnaître les pays vassaux de Palembang ; mais le premier nom de la liste est *Çrīvijaya*. Dans ces conditions, il est permis de se demander si, au lieu de *Çrībhoja*, le véritable nom du royaume de Palembang ne serait pas précisément *Çrīvijaya*.

La forme restituée *Çrībhoja*, proposée pour la première fois par St. Julien⁽¹⁾, n'a jamais satisfait complètement ni les indianistes, parce que ce mot est à peu près dénué de sens, ni les sinologues, parce que l'équivalence phonétique : *fo-che*, *fo-ts'i* = *bhoja* laisse à désirer⁽²⁾. Schlegel avait émis de sérieuses objections à l'emploi du caractère 佛 *fo* pour représenter une syllabe commençant par *bh*⁽³⁾. M. Pelliot semble disposé à passer outre à ces objections, mais il ajoute que « la seule difficulté de la restitution *Çrībhoja* est que la dernière syllabe, qu'elle soit transcrite 逝 *che* ou 誓 *che* devrait être à voyelle *i* ou *e* plutôt qu'à voyelle *a* »⁽⁴⁾.

L'équivalence *fo-che*, *fo-ts'i* = *vijaya* est-elle plus vraisemblable ? En ce qui concerne la seconde syllabe, certainement oui. M. Pelliot avait déjà signalé que Yi-tsing (chez qui apparaît pour la première fois le nom de *Fo-che*) emploie 逝 *che* pour transcrire la première syllabe de *Jeta*⁽⁵⁾. Depuis la publication du catalogue des Yakṣas de la *Mahāmāyūrī* par M. S. Lévi⁽⁶⁾, on sait que le même caractère est employé par Yi-tsing pour transcrire *ji* (*Ojjihanā* =

(1) *Méthode*, n° 297.

(2) Les formes arabes sont de peu de secours, vu l'incertitude de leur vocalisation.

(3) *Young Pao*, 1901, p. 175.

(4) *BEFEO.*, IV, pp. 336, 337 n. 1.

(5) *Ibid.*

(6) *JA.*, 1915 (1).

Ou-che-ho-na, v. 54), *jai* (*jaya* = *che-ye*, v. 56, 62), et *jaya* (*Ujjayanī* = *Ou-che-ni*, v. 16) Quant au caractère 齊 *ts'i*, dont j'ignore la prononciation ancienne, je constate que Groeneveldt le restituait en *tsai* ⁽¹⁾. On est donc de toute façon ramené à une prononciation *jai* ou *jay* qui répond infiniment mieux à *jaya* qu'à *ja*. L'équivalence *fo* = *vi* est à première vue beaucoup moins satisfaisante. Je crois cependant qu'elle est possible. On sait que le caractère 佛 *fo*, régulièrement employé pour transcrire le nom du Buddha, avait une prononciation **pw'i* à ⁽²⁾. Or le passage de *vi*, ou plus exactement de *bi* ⁽³⁾ à *bu* par labialisation est un phénomène phonétique possible, qui n'est d'ailleurs pas sans exemple ⁽⁴⁾, et qui suffit à justifier l'emploi de *fo*. En définitive, *fo-che*, *fo-ts'i* peuvent représenter une forme *bujai*, corruption parlée de *vijaya*.

On ne saurait donc invoquer l'argument linguistique contre l'identification de *Çrīvijaya* à *Che-li-fo-che* et *San-fo-ts'i* ⁽⁵⁾. Mais on aimerait avoir en sa faveur autre chose, et mieux, qu'une preuve négative. Cette preuve positive, l'épigraphie chame va la fournir.

A la fin du X^e siècle et dans le courant du XI^e, les textes chinois et annamites mentionnent, comme capitale du Champa, la ville de *Fo-che* ⁽⁶⁾. Ainsi que l'a déjà remarqué M. Pelliot, ce nom orthographié 佛誓 par les Annamites et 佛逝 par le *Song che*, est identique à celui de pays de *Fo-che* ou *Che-li-fo-che* à Sumatra ⁽⁷⁾. Or, on sait d'une façon certaine par l'épigraphie, qu'à cette époque la capitale chame était au Binh-dinh et s'appelait *Vijaya* ⁽⁸⁾.

Ce nouvel exemple de *Fo-che* correspondant à *Vijaya* semble concluant. On peut noter enfin que le nom de *Çrīvijaya* appliqué au royaume de Palembang rend parfaitement compte de la forme 金利毗逝 *Kin-li-p'i-che* où M. Pelliot proposait de retrouver une altération de *Che-li-fo-che* ⁽⁹⁾. Si cette

(1) *Notes*, p. 62.

(2) PELLIOU, *Les noms propres du Milindapañha*, JA., 1914 (2), p. 393.

(3) La confusion entre *v* et *b*, commune à tant d'alphabets indiens ou d'origine indienne, était probablement causée par un phénomène phonétique. Un syllabaire sanskrit, dû sans doute à Yi-tsing, emploie le même caractère 婆 *p'o* pour représenter skr. *ba* et *va* (cf. TAKAKUSU, *Record*, p. LXI). Dans les parlers indochinois et en malais, la plupart des mots d'origine indienne commençant par *v* sont écrits et prononcés avec un *b*. A propos de l'inscription de Bangka, M. BLAGDEN remarque : « It will be noticed that many of the above words have *v* which modern Malay has replaced by *b* ». *J. Straits Br. RAS.*, 1913 (n° 64), p. 70. — *Vijaya* est devenu *bijai* en khmèr et en thaï.

(4) C'est ce phénomène qui explique des formes telles que : khmèr *bāj* (*puč*) = skr. *bīja* ; *bum* (*pām*) = *bimba* ; *bumsen* (*pāmsèn*) = *bhīmasena*. En cham bon nombre de mots commencent indifféremment par *ba*, *bi*, ou *bu* ; skr. *vikāla* a donné *bikal* et *bukal*.

(5) La forme *Çrīvijaya* n'explique évidemment pas le *San* de *San-fo-ts'i*, mais *Çrī-bhoja* ne l'explique pas davantage.

(6) BEFEO., IV, p. 202. — MASPERO, *Champa*, T'oung Pao, 1910, p. 185 ; 1911, p. 80.

(7) BEFEO., IV, pp. 202 n. 2, 337.

(8) *Ibid.*, III, p. 639 ; IV, pp. 906, 965, 975 ; XV, II, p. 50.

(9) *Ibid.*, IV, p. 324 n. 5.

hypothèse de M. Pelliot est exacte, le nom *Kin-li-p'i-che*, qui apparaît dans des notices probablement antérieures à Yi-tsing, et dans lequel 金 *kin* est sans doute à remplacer par 舍 *che*, représente très exactement *Çrībijaya* = *Çrīvijaya*.

. * .

L'identification de *Çrīvijaya* permet de répondre à la question qui s'est posée au début de cette étude. On sait maintenant à quel royaume attribuer l'inscription malaise de Bangka et la stèle sanskrite de Vieng Sa : c'est au royaume de Palembang.

Mais l'enquête provoquée par ces deux documents épigraphiques a d'autres résultats d'une portée plus grande et d'un intérêt plus général. Elle révèle d'abord le véritable nom du royaume de Palembang qu'on avait essayé de restituer au moyen des noms que lui donnent les textes chinois et arabes, seules sources, pensait-on, où il fut mentionné. Elle permet ainsi de localiser les pays de *Çrīvijaya* et de *Kaṭāha* cités dans divers ouvrages sanskrits ⁽¹⁾ et dans l'épigraphie des Çolas : l'identification des conquêtes de Rājendracoḷa I fixe même un point assez important et jusqu'à présent mal éclairci dans l'histoire des relations entre l'Inde et la Malaisie.

Mais surtout, cette enquête met en pleine lumière le rôle joué en Extrême-Orient par ce royaume malais indouisé dont l'influence rayonnait, de Sumatra, sur les deux côtes de la Péninsule. S'il n'a laissé qu'un nombre insignifiant de monuments archéologiques et épigraphiques, c'est apparemment que ses rois étaient plus occupés à surveiller le commerce des Détroits qu'à construire des temples ou à faire graver leurs panégyriques sur la pierre ⁽²⁾. A ce point de vue le voisinage de Java, toute couverte de vestiges archéologiques, lui a certainement fait du tort aux yeux de l'Histoire. Mais l'inscription de *Grahi* émanant d'un personnage qui pourrait bien être un des rois de Palembang, et présentant, comme celle de *Tāmraliṅga*, les plus grandes analogies paléographiques avec les inscriptions de Sumatra et de Java, tendait déjà à prouver que Tchao Jou-koua n'exagérait pas en montrant le *San-fo-ts'i* suzerain de quinze Etats dont le plus grand nombre se trouvait sur la Péninsule Malaise. L'épigraphie de Rājendracoḷa I, dont les listes coïncident en partie avec celle de

(1) On notera que le *Çrīvijayapura* du ms. népalais correspond exactement (sauf l'omission de *Çrī*) au *Fo-che-pou-lo* qui se rencontre dans Yi-tsing comme synonyme de *Fo-che*.

(2) Cf. ce passage du *Ling wai tai ta* cité par HIRTH et ROCKHILL (*Trad. de TCHAO JOU-KOUA*, p. 63) : « San-fo-ts'i is in the Southern Sea. It is the most important port of call on the sea-routes of the foreigners, from the countries of Chō-p'o on the East and from the countries of the Ta-che and Kou-lin on the West. They all pass through it on their way to China ».

Tchao Jou-koua, vient confirmer cette impression. Enfin, la stèle de Vieng Sa montre que, dès la fin du VIII^e siècle, le roi de *Çrīvijaya* jouissait d'une assez grande autorité dans le Nord de la Péninsule pour pouvoir y faire des fondations pieuses et y faire buriner une inscription à son nom ⁽¹⁾.

Ces preuves tangibles de l'extension considérable du royaume de Palembang fortifient singulièrement l'hypothèse émise par M. Chavannes et par Gerini ⁽²⁾, suivant laquelle ce royaume ne serait autre que le célèbre *Zābaj* (*Jāwaga*) des géographes arabes ⁽³⁾. Elles ont dans tous les cas une grande importance pour l'histoire des établissements malais dans la Péninsule. Pendant longtemps on a cru que cette histoire ne commençait qu'avec la fondation de Singapore placée par Marsden, Crawford, etc., en 1160 ⁽⁴⁾. En 1901, Schlegel se refusait à admettre que le San-fo-ts'i eût pu avoir des dépendances en dehors de Sumatra ⁽⁵⁾, thèse combattue par M. Pelliot ⁽⁶⁾. Gerini admettait bien des incursions malaises sur la Péninsule dès le VIII^e siècle, et, y plaçant le Malāyu de Yi-tsing, il était bien obligé d'en conclure que la domination de Palembang avait, dès la fin du VII^e siècle, pris pied sur le continent, mais c'est

(1) A qui garderait quelque doute sur l'identité du *Çrīvijaya* de la stèle de Vieng Sa, et de *Çrīvijaya* = *Che-li-fo-che*, *San-fo-ts'i*, je rappelle que l'inscription de la seconde face de cette stèle est au nom d'un *Mahārāja* issu du *çailendravança*, et que ce *vança* est précisément celui dont se réclamaient *Çrī Cūlāmaṇivarman* et *Çrī Māravijayottuṅgavarman*, rois de *Çrīvijaya* = *Sseu-li-tchou-lo-wou-ni-fo-ma-tiao-houa* et *Sseu-li-ma-lo-p'i*, rois du *San-fo-ts'i*.

(2) CHAVANNES, *Religieux éminents*, p. 36 n. 3. — GERINI, *Researches*, p. 557 et suiv.

(3) Si cette hypothèse venait à être définitivement confirmée, on aurait peut-être du même coup la solution d'un problème assez important pour l'histoire du Cambodge. On sait que, aux termes de l'inscription khmère de *Sdōk kak thom*, le roi Jayavarman II, qui devait refaire au début du IX^e siècle l'unité du Cambodge, « vint de Javā » et invita un savant brahmane à « composer un rituel pour que le Cambodge ne fût plus dépendant de Javā ». (FINOT, *L'inscription de Sdok kak thom*, BEFEO., XV, II, pp. 87-88). On a généralement rapproché de ce texte attestant la dépendance du Cambodge au VIII^e siècle, l'histoire de l'invasion du royaume khmère et sa défaite par les armées du *Mahārāja* de *Zābaj*, racontée par Abū Zayd (G. FERRAND, *Textes arabes*, p. 85). Si *Zābaj* est bien le royaume malais de Sumatra, Java, qui a été sûrement appliqué quelquefois à Sumatra, serait ici une autre désignation du royaume de Palembang. Un état, qui dans la seconde moitié du VIII^e siècle étendait sa suzeraineté jusque vers la baie de Bandon, se trouvait assez proche du Cambodge pour avoir pu, à la faveur de troubles survenus dans ce pays, s'arroger sur lui certains droits. M. FINOT aurait donc suivi la bonne piste en cherchant sur la Péninsule Malaise le Javā de l'inscription de *Sdōk kak thom* (*loc. cit.*, p. 57) : il s'agirait du royaume de *Çrīvijaya* qui occupait alors une partie de la Péninsule.

(4) CRAWFORD, *History of the Indian Archipelago*, II, pp. 373, 481.

(5) « No place called Kelantan is, however, known in Sumatra in the neighborhood of Palembang, and Kelantan on the Malay Peninsula is here out of the question ». (*Toung Pao*, 1901, p. 133).

(6) BEFEO., IV, p. 345 n. 1.

au Cambodge qu'il accordait la prépondérance politique dans cette région (1). En 1908, M. Wilkinson exprimait l'opinion que la colonisation malaise de la Péninsule ne remonte pas au-delà de 1400 A. D. (2) M. Blagden, qui n'eut pas de peine à montrer l'impossibilité d'une date aussi tardive, semble avoir eu le pressentiment que l'histoire des Malais dans la Péninsule a peut-être commencé plus tôt qu'on ne le croit généralement (3).

Si les documents sont encore trop peu nombreux et trop peu explicites pour qu'il soit permis de parler d'une colonisation effective de la Péninsule par les rois de Palembang, il semble cependant résulter de cette enquête que ceux-ci y eurent de bonne heure des établissements côtiers, et que dans tous les cas leur influence politique y fut très ancienne. Si j'ai dû laisser sans les résoudre bien des questions douteuses, c'est là du moins un fait que je crois pouvoir considérer comme acquis.

Note additionnelle.

Dans le dernier numéro des *Bijdragen*, (Deel LXXIV, afl. 1 et 2, 1918) que je n'ai reçu qu'après l'impression du présent mémoire, M. J. Ph. Vogel, au cours d'un très intéressant article intitulé « The Yüpa inscriptions of King Mūlavarman », fait la remarque suivante, à propos des relations entre l'Inde méridionale et l'Extrême-Orient (p. 192) :

« It is certainly astonishing that in the inscriptions of the Pallavas and other Southern dynasties no reference whatever is made to the relations which in those days must have existed between Coromandel and the Far East. The explanation probably is that those relations, of which the accounts of the Chinese pilgrims have left us such a valuable record were of a perfectly peaceful nature. Supposed the powerful Pallava princes of Kāñcīpura had equipped armadas and carried their arms to the remote shores of Campā and Java, may we not assume that their conquests on the far side of the ocean would

(1) *Historical retrospect of Junkceylon Island*, J. Siam Soc. II (1905), pp. 124, 130-131.

(2) *Papers on Malay subjects*, History, part I, p. 8.

(3) A propos du passage des Annales des Yuan d'après lequel en 1295 les gens du Sien (= royaume de Sukhodaya) s'entretuaient depuis longtemps avec les *Ma-li-yu-eul* (= Malais de la Péninsule), M. BLAGDEN dit : « This would throw back the beginnings of regular Malay settlement in the Peninsula well into the middle of the 13th century, if not earlier, and I see no reason why that should not be so ». (*J. Straits Br. RAS.*, 1909 [53], p. 162). — A propos du *Fo-lo-an* de Tchao Jou-koua, que M. BLAGDEN identifie hypothétiquement à Pathalung : « The names agree sufficiently. The difficulty is its alleged tributary relation to Palambang... We know so little about the history of the Peninsula that we cannot say for certain whether it had been colonized by the Malays at this period or even in Chau Jou-koua's time some fifty years later. It is quite possible that it had ». (*JRAS.*, 1913, p. 167).

have been extolled in their praçastis with no less effusion than we find lavished on their victories over the Cālukyas ? »

L'étonnement de M. J. Ph. Vogel était certainement justifié, et j'espère que les pages qui précèdent y mettront fin. Nous avons maintenant un témoignage tiré de l'épigraphie indienne qui nous prouve que les relations entre les Čoļas et l'Insulinde ne furent pas toujours pacifiques.

Dans le même numéro des *Bijdragen*, M. G. P. Rouffaer (Oudheidkundige Opmerkingen) cite incidemment l'inscription de Bangka. Il donne (p. 141) de sérieuses raisons pour identifier *bhūmi Jāva* (l. 10) avec l'île de Java. Et dans une note au travail de M. G. P. Rouffaer, M. N. J. Krom (p. 147 n. 1) en tire la conclusion que l'auteur de l'inscription de Bangka pourrait bien être ce personnage qui est simplement désigné par l'épithète d'« ennemi » dans l'inscription de Tjanggal (Zuid-Kedoe, Java) datée 654 çaka = 732 A. D. Si mes conclusions sont exactes, cet ennemi des Javanais ne serait pas seulement, comme le suppose M. N. J. Krom, un roitelet de Bangka, mais bien le souverain de l'Etat malais de Palembang.

APPENDICE (1)

I. INSCRIPTION DE VIENG SA.

A

(1) || visāriṇyā kīrttyā nayavinayaçauryyaçrutaçama-
kṣamā(2)dhairyyatyāgadyutimatidayādyakṣayabhuvā
param yasyā(3)krāntā bhuvanakubhujāṃ kīrttivisarā
mayūkhās tārāṇāṃ çaradi(4)tuhināñçor iva rucā (2) ||

guṇānām ādhāras tuhinagiri(5)kūṭādhikarucā
guṇādhyānām pumsām api jagati yas tuṅga(6)yaçasām
mañīnām bhūrīnām duritabhīdudanvān iva mahā(7)n
mañijyotirlekhāvalayiçirasāñ cāpi phaṇinām ||

(8) dhanavikalatābahni(9)vālavaliṣapitāçayā
yam a(9)bhipatitā ye te svāmyam param samupāgatāḥ
hradam i(10)va gajā nityā ko — — pannaçubhāmbhasam
savitari ta(11)paty agre sevyuṃsarojara(12)roṇam ||

guṇabhṛtam upa(12)gamyā yam guṇādhyā
— — — — — rā manunā samam samantāt
(13) madhusamayam ivāmrakesarādyāç
çriyam adhikān dadhate ma(14)hīruhendrāḥ ||

jayaty ayam çrīvijayendrarājā
(15) samantarājārccitigmāsanaçrīḥ
praçastadharmasthiratonmukhena
(16) vinirmmito viçvasrjeva yatnāt ||

çrīvijayeçvarabhūpati(17)r emaguṇo ghanakṣīṭitalasarvvasamantanṛpottama
[ekam
(18) sthāpita aiṣṭikagehavaratrayam etat kajakaramārani(19)sūdanabajri-
[nivāsam ||

(1) Les lectures douteuses dans le texte des inscriptions sont en italique.

(2) Le signe de la voyelle u ressemble plutôt à celui de l'ā long.

sa — tam etat trisamayacaityaniketam(20)n daḍadigavasthitasarvvajinotta-
[madattam
sarvvajagatmalabhū(21)dharakuliṇavarān tribhavavibhūtivipeṣadam amara-
[padam ||

(22) punar api jayantanāmā rājasthaviro nṛpena suniyuktaḥ
stū(23)patrayam asi kurvv ity atas sa tad idan tathā kṛtavān ||

svarite (24) smims tacchiṣyo 'dhimuktir abhūc ca nāmatas sthaviṛaḥ
iṣṭikacai(25)tyadvitayam caityatritayāntike kṛtavān ||

vṛddhyā(26)pte ṇākarāje muninavarasakair mmādhavaikādaḍāhe
ṇukle ko(27)līralagne bhṛgusutasahite cāryyamañjyotirāryye
deve(28)ndrābhena ca ṇṛvijayanṛpatinānyakṣitīṇottamena
trai(29)lokyaikāgryacintāmañivapuṣa i[ha sthā]pitās s[ṭ]ūpa — —

B

(1) svasti
yo sau rājādhīrājas sakalaripugaṇadhvāntasūryyopa(2)maikas
svaujobhiḥ kāntalakṣmyā ṇaradamalaṇaṇī manmathābho vapu(3)ṣman ⁽¹⁾
viṣṇvākhyo ṇeṣasarvvāri — madavi — naṇ ⁽²⁾ ca dvitayas ⁽³⁾ svaṇaktyā
sau (4) yaṇ ṇailendravanṇaṇprabh[u]nigadataḥ ṇṛmahārājanāmā
tasya ca sakalarā (la suite manque)

(TRADUCTION)

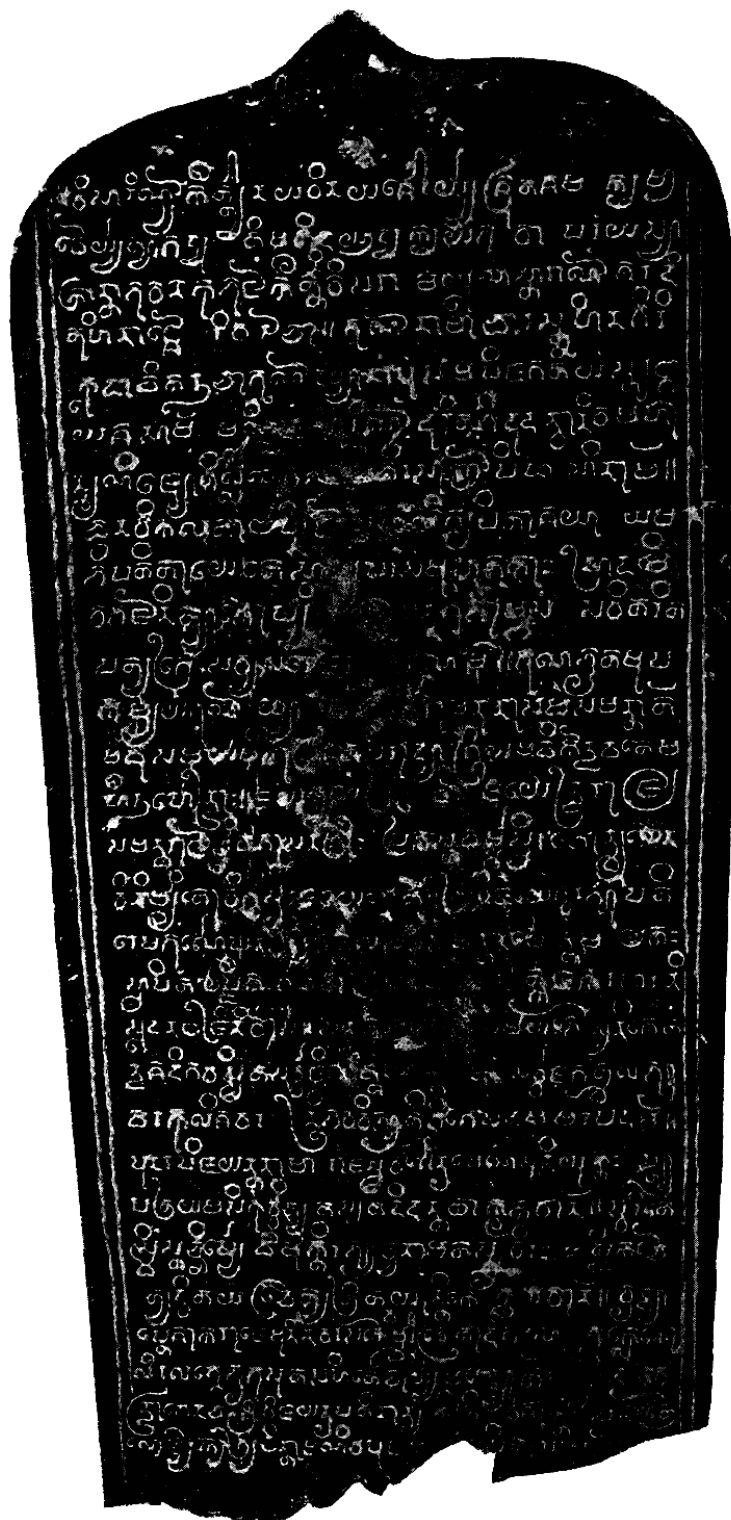
A

Rendue impérissable par la prudence, la modestie, la science, l'équanimité, la patience, le courage, la libéralité, la majesté, l'intelligence, la pitié et autres qualités, sa gloire en se répandant, éclipse complètement les épanchements de gloire des rois, de même que l'éclat de la lune d'automne (éclipse) les rayons des étoiles.

⁽¹⁾ Corriger : *vapuṣmān*.

⁽²⁾ Le caractère qui suit *vi* ressemble à un *tha*, mais il est cependant sensiblement différent du *tha* de *manmatha* (l. 2).

⁽³⁾ Corriger : *dvitīyas*.



STÈLE DE VIENG SA (FACE A).

Ce (roi), qui est le réceptacle des vertus, est par surcroît (le support) en ce monde des hommes riches en vertus brillantes comme les sommets de l'Himalaya, et hautement renommés ; de même que le grand Océan destructeur du mal, (qui est le réceptacle) d'une multitude de joyaux, est par surcroît (le réceptacle) des Nāgas qui ont le chaperon entouré de rayons de joyaux.

Ceux qui avaient le cœur rongé par la traînée de flammes du feu de la pauvreté, étant venus le trouver, se mettaient en sa puissance extrême ; de même que, lorsque le soleil est brûlant, les éléphants ont coutume de se réfugier dans l'étang dont les eaux pures sont tombées..... et que dore le pollen des lotus.

S'approchant de toutes parts de ce roi plein de vertus et semblable à Manu par....., les gens vertueux en reçurent une fortune (*çrī*) extrême, de même que, (à l'approche) du printemps, les rois des arbres, à commencer par le manguier et le kesara ⁽¹⁾, (reçoivent une beauté [*çrī*] extrême).

Victorieux est le roi de Çrīvijaya, dont la Çrī a son siège échauffé par les rayons émanés des rois voisins, et qui a été diligemment créé par Brahmā comme si ce Dieu n'avait eu en vue que la durée du Dharma renommé.

Le roi seigneur de Çrīvijaya ⁽²⁾, seul roi suprême de tous les rois de la terre entière, a élevé ces trois beaux édifices de briques, séjour de Kajakara (=Padmapāṇi), du Destructeur de Māra (=le Buddha), et de Vajrin (=Vajrapāṇi).

Ce séjour divin, constitué par un groupe de trois caityas, (comparable à un) précieux diamant au milieu de cette montagne que sont les souillures de l'univers ⁽³⁾, et procurant aux trois mondes une remarquable splendeur, a été donné au meilleur de tous les Jinas qui résident aux dix points de l'espace.

Ensuite, le chapelain royal nommé Jayanta ayant reçu du roi cet ordre excellent : « Fais trois stūpas » ⁽⁴⁾, il les fit.

Quand ce (Jayanta) fut mort, son disciple le sthavira Adhimukti fit deux caityas de briques près des trois caityas (élevés par le roi).

(L'année) *çākarāja* (désignée) par les (six) saveurs, le nombre neuf, et les (sept) munis étant révolue (697 ç. = 775 A. D.), le onzième jour de la quinzaine claire du mois de Mādhava, le Soleil se levant en compagnie de Vénus dans le Cancer ⁽⁵⁾, le roi de Çrīvijaya semblable au roi des Devas, supérieur aux autres rois, ayant l'aspect du cintāmaṇi, attentif aux trois mondes, a élevé ici..... stūpa...

(1) Autre nom du *bakula* qui fleurit en même temps que le manguier.

(2) La traduction de *emaguṇo* a été omise à dessein, le mot védique *ema*, *eman* « chemin » étant tout à fait improbable dans ce texte.

(3) Ou : précieux foudre frappant cette montagne, etc. (?)

(4) La lecture *asī* est sûre, mais j'avoue n'en rien pouvoir tirer.

(5) Traduction conjecturale que je propose sous toutes réserves, n'ayant pas à ma disposition les instruments de travail nécessaires pour calculer la date.

B

Ce roi suprême des rois, le seul qui par son éclat soit comparable au soleil (dissipant) cette nuit qu'est la troupe de tous ses ennemis, ressemblant par sa beauté charmante à la lune d'automne sans tache, ayant l'aspect de Kāma incarné, ayant l'aspect de Viṣṇu..... (1) chef de la Famille du Roi des monts, nommé Çrī Mahārāja.

II. INSCRIPTION DE JAIYA (2).

(1) svasti

çrīmatçrīghanasāsanāgrasubhadaṃ yas tāmbraṇ(2)geçvaraḥ
sa — d īva patmavaṃsajanatāṃ vaṃçaḥpradīpotbhavaḥ
saṃrū(3)pena hi candrabhānumadanaḥ çrīdharmmarājā — yaḥ
dharmmasokasamānanī(4)tinipuṇaḥ pañcāṇ — avaṃsādhipaḥ ||

svasti çrī kamalakulasamutbhṛ[t]tām(5)braṇgeçvarabhujababalabhimasenā
— yāyanas sakalamanusyapuṇyā(6)nubhāvena babhuva candrasūryyānubhāvam
iva lokaprasiddhikīrtti(7) dharacandrabhānu — ti çrīdharmmarājā kaliyugabar-
ṣāṇi dvatrīṇṇādhikas trīṇi (8) satādhikacatvārasahasrāṇy atikrānte çelālekham
iva bhaktyāmṛtavaradam..... (3).

(TRADUCTION)

Fortune !

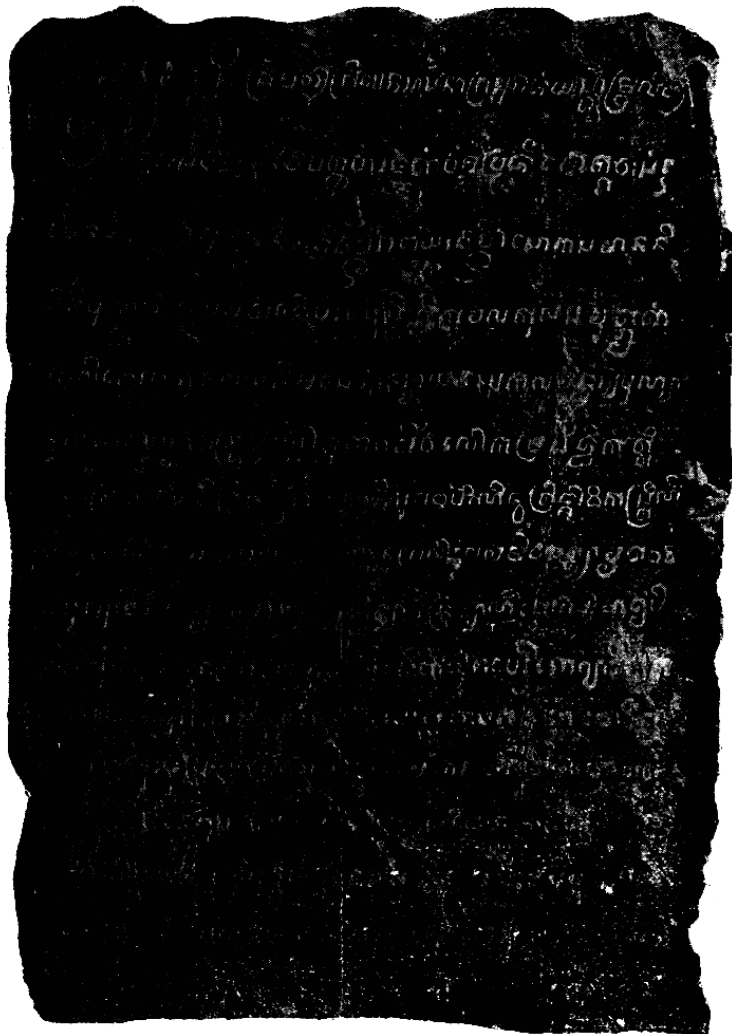
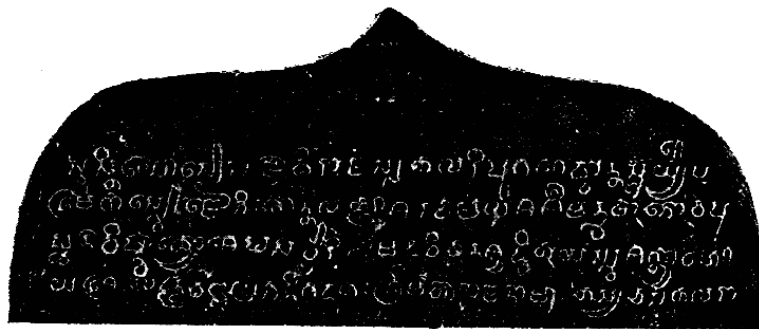
Il fut un roi Çrī Dharmarāja. Seigneur de Tāmbraṇga, procurant une félicité extrême à la religion du Buddha,... ayant pour origine cette lampe qu'est la famille de ceux qui engendrent la Famille du Lotus, semblable par sa forme à l'Amour, ayant l'éclat de la lune, apte à la politique comme Dharmāsoka, chef de la famille des cinq.....

Fortune ! Bonheur ! Il fut un roi support de la Famille du Lotus, Seigneur de Tāmbraṇga, au bras puissant..... par la puissance de ses bonnes œuvres à l'égard de tous les hommes, (possédant ?) en quelque sorte la puissance du

(1) La lecture *nigadataḥ* est à peu près certaine, mais le texte semble corrompu, car il manque de toute façon une brève pour faire la *sragdharā*

(2) Ce texte est extrêmement incorrect. La date notamment est exprimée dans un véritable charabia. Je suppose que *daṃ* (l. 1) est un participe fautif de √ *dā*. On remarquera les formes *prākritisantes sāsaṇa, subha, tāmbra, vaṃsa*.

(3) La suite qui comprend environ 7 ou 8 lignes est à peu près illisible. On distingue : l. 9... *drabyāni... māṭṭpitr*; l. 10... *saparibhogyā*... ; l. 11-12 *bodhivṛkṣa*.



STÈLE DE VIENG SA (FACE B); INSCRIPTION DU BUDDHA ET DU PIÉDROIT DE JAIYA.

soleil et de la lune..... éclat de la lune réceptacle de sa gloire célébrée dans le monde, le roi Çrī Dharmarāja. En kaliyuga 4332 (1230 A. D.).

III. LE PAYS DE GRAHI.

Les Annales des Song ⁽¹⁾ mentionnent, parmi les états limitrophes du Tchen-la, le pays de 加羅希 Kia-lo-hi : « Le Tchen-la touche aux frontières méridionales du Tchen-tching. Il a la mer à l'Est, le Pou-kan à l'Ouest, et le Kia-lo-hi au midi. » En dehors de sa situation géographique, tout ce que l'on sait de ce pays, c'est qu'à l'époque de Tchao Jou-koua (1225 A. D.) ⁽²⁾, il était tributaire du royaume de San-fo-ts'i.

Ces maigres renseignements sont insuffisants pour localiser le Kia-lo-hi. Schlegel le plaçait dans les environs du cap Cambodge ⁽³⁾. Gerini, après avoir constaté que ce nom est « très embarrassant » ⁽⁴⁾, énumère, selon sa méthode ordinaire, les noms d'une quinzaine de localités situées dans la Péninsule Malaise, à Sumatra, et même à Bornéo, ayant une ressemblance plus ou moins directe avec le nom de Kia-lo-hi ; mais il se garde de conclure. Ni d'Hervey de Saint-Denys, ni M. Pelliot n'ont proposé d'identification.

L'épigraphie va nous permettre de déterminer avec certitude le nom indigène et la position géographique de ce pays de Kia-lo-hi. Il s'agit d'une inscription gravée sur le piédestal d'une grande statue de Buddha en samrit doré, provenant, d'après le Prince Damrong, d'une des pagodes de Jaiya, le Vat Huà Vieng ⁽⁵⁾, et conservée actuellement à Bangkok, dans une petite sala construite devant la façade orientale du Vat Peñcamapabitr. Le Buddha est représenté assis sur les replis du nāga, et faisant d'une façon un peu inattendue la *bhūmīs-parçamudrā*. Cette statue rappelle évidemment les productions de l'art khmèr, notamment la façon dont est traité le chaperon du nāga et les motifs décoratifs qui ornent le corps de ce dernier. Mais la gracilité du corps du Buddha, l'étroitesse de son visage et la finesse de ses traits, trahissent immédiatement l'origine méridionale de cette image.

L'inscription de cinq lignes gravées sur le socle est en pur cambodgien, analogue comme langue et comme orthographe aux anciennes inscriptions

(1) *Song che*, k. 489, p. 5 2° (cité d'après PELLIOU, *BEFEO.*, IV, p. 404, et SCHLEGEL, *T'oung Pao*, 1901, p. 135). Le passage en question est reproduit dans la *Géographie des Ming* (SCHLEGEL, *Ibid.*) et dans Ma-touan-lin (D'HERVEY DE SAINT-DENYS, *Méridionaux*, p. 486).

(2) Sur la date de la composition du *Tchou-fan-tche*, cf. PELLIOU, *T'oung Pao*, 1912, p. 449.

(3) *T'oung Pao*, 1901, p. 136.

(4) « A very puzzling name » (*Researches*, p. 627).

(5) Sur ce site, cf. *BCAL.*, 1912, p. 137.

khmères. Par contre, l'écriture en est très différente et rappelle de fort près celle des inscriptions kawi de Java. Les lettres présentant avec l'écriture cambodgienne ancienne les différences les plus remarquables sont les suivantes :

ka, le trait médian se recourbe en haut vers la gauche ;
ta, le trait de droite tend à se détacher du caractère et à le dépasser vers le haut ;
ba, affecte la forme d'un cœur, assez analogue à celle du *po* cambodgien moderne ;
ya, le trait de gauche se recourbe vers la gauche, c'est-à-dire vers l'extérieur ;
sā, anguleux, a un aspect très archaïque ;
le *virāma* affecte la forme d'un trait courbe enveloppant le caractère du côté droit ;
le signe vocalique *ai* est formé par la superposition de deux signes *e* ressemblant ainsi au signe du *visarga* (1).

Akṣaras	Statue de Buddha	Piedroit de Jaiya
ka	ᳵ	ᳶ
ta	᳴	ᳵ
ba	ᳵ	ᳶ
ya	᳴	ᳵ
sa	᳴	ᳵ
virāma	᳴	ᳵ

Presque toutes ces particularités se retrouvent dans l'inscription sanskrite de Jaiya publiée à l'Appendice II, ainsi qu'il ressort clairement du tableau ci-dessus.

Ainsi, les caractères paléographiques de l'inscription ne permettent pas de douter que cette statue ne soit bien originaire de Jaiya ou des environs.

Voici le texte de cette inscription.

(1) 11006 (*sic*) ṣaka thoḥ nakṣatra ta *tapaḥ sakti* kamrateṇ añ Mahārāja ṣrīmat Trailokyārājamaulibhūṣanabarmmadeba pi ket (2) jyeṣṭha noḥ buddha-bāra Mahāsenāpati *Galānai* ta cām sruk Grahī ārādhana ta mrateṇ ṣrī Nāno thve pra(3)timā neḥ daṃṇon mān samrit bhāra mvay tul bir ta jā byāy mās tap tanlīn ti ṣṭhāpanā jā prati(4)mā mahājana phoṇ ta mān sarddhā anumodanā pūjā namaskāra nu neḥ leṇ sa — pān sarvvajñatā (5) — ha ta jā —

(1) Cette forme inconnue au Cambodge apparaît dans les inscriptions de Sumatra. (Cf. *Bijdr.*, deel 67, pl. de la p. 404).



STATUE DE BUDDHA ORIGINAIRE DE JAIYA.

(TRADUCTION)

En..... (1) *çaka*, année du Lièvre, par ordre (2) de Kamraten Añ Mahārāja *çrīmat Trailokyarājamaulibhūṣaṇavarmadeva*, le 3^e jour de la lune croissante de *Iyeṣṭha*, mercredi, le Mahāsenāpati Galānai (?) qui gouverne le pays de Grahi, invita le Mraten *çrī Nāno* à faire cette statue. Le poids du samrit est 1 *bhāra* 2 *tula* et la valeur de l'or (employé pour la dorure) est 10 *taṃliṇ*. Cette image a été érigée afin que tous les fidèles s'en réjouissent, la vénèrent et l'adorent ici..... obtiennent l'omniscience.....

Cette courte inscription est fort instructive.

En premier lieu, elle nous permet d'identifier le pays de *Kia-lo-hi*. Il n'est pas douteux, en effet, que ce pays ne soit identique au sruk *Grahi* mentionné dans l'inscription. *Kia-lo-hi* est une transcription absolument régulière de *Grahi*. De plus, *Grahi*, correspondant à la région de Jaiya, se trouve bien être, comme le *Kia-lo-hi*, au Sud et dans le voisinage immédiat du Cambodge, lequel, pendant une bonne partie de l'époque des Song, comprenait certainement le bassin de la Basse-Ménam. L'identification peut donc être considérée comme acquise.

En second lieu, cette inscription nous montre que le pays de Grahi, bien qu'étant de civilisation ou tout au moins de langue cambodgienne, ne relevait pas, au point de vue politique, du royaume khmère. Le nom du roi Mahārāja *çrīmat Trailokyarājamaulibhūṣaṇavarmadeva* est inconnu des listes dynastiques du Cambodge. Je crois que le plus simple est de s'en tenir pour le moment au témoignage de Tchao Jou-koua, et d'admettre qu'il s'agit ici d'un roi de Palembang. Cette hypothèse saurait d'autant moins être écartée que le titre de *mahārāja* qui figure dans l'inscription fut porté pendant une longue période de temps par les souverains de Palembang (3), et que les caractères

(1) Les quatre chiffres 1, 1, 0, 0 sont absolument nets. Ils sont suivis d'un cinquième signe identique au 6 des inscriptions kawi (BURNELL, *South-indian paleogr.* pl. xxiii). Aucune date ne pouvant comporter cinq chiffres, il faut supposer, soit que ce dernier signe n'est pas un chiffre mais un signe de ponctuation, soit que l'un des chiffres 1, 0, a été répété par inadvertance. La première hypothèse semble impossible : *çaka* 1100 n'est pas une année du Lièvre mais du Chien. L'autre n'est guère plus satisfaisante. En supprimant l'un des deux 1, nous aurions 1006, année du Rat ; en supprimant l'un des deux 0, nous aurions 1106, année du Dragon. C'est l'année précédente, 1105, qui fut une année du Lièvre.

(2) Ou « sous le règne ? » — Traduction conjecturale d'une expression dont la lecture est douteuse.

(3) Cf. supra, p. 3.

paléographiques rapprochent nettement ce document de ceux qui ont été découverts aux Indes Néerlandaises.

Il est à souhaiter que le nom de Trailokyamaulibhūṣaṇavarmadeva se retrouve dans quelque document chinois, ce qui permettrait notamment de déterminer la date de l'inscription. Cette date pose en effet un problème assez intéressant.

On a vu qu'elle se compose d'un millésime douteux et de la mention de l'année *thoh* « du Lièvre ». Un fait semble certain, c'est que l'inscription ne saurait guère être postérieure au milieu du XIII^e siècle. On sait en effet que d'après l'inscription de Rāma Khamhēng, la région de Ligor reconnaissait à la fin du XIII^e siècle la suzeraineté du roi de Sukhodaya. Mais la conquête, par les Thaïs, de la partie septentrionale de la Péninsule Malaise doit remonter plus haut, puisqu'en 1295, d'après le *Yuan Che* ⁽¹⁾ « les gens du Sien (c'est-à-dire les Thaïs de Sukhodaya) s'entretenaient *depuis longtemps* avec les Ma-li-yueul (c'est-à-dire les gens du Malayur : Sumatra ou le Sud de la Péninsule) ». Dans ces conditions, il est hautement improbable qu'après le milieu du XIII^e siècle une inscription ait pu être gravée à Jaiya au nom d'un souverain qui, s'il n'était pas le roi de Palembang, n'était certainement pas un prince thaï.

Mais si cette inscription est antérieure au milieu du XIII^e siècle, elle remet en question l'histoire du cycle duodénaire et des noms des animaux cycliques au Cambodge et au Siam. C'est l'inscription de Rāma Khamhēng qui nous a fourni jusqu'à présent le plus ancien exemple de l'emploi du cycle duodénaire ⁽²⁾ et des noms actuellement en usage. Or à la même époque, les Cambodgiens, selon Tcheou Ta-kouan (1296), désignaient les animaux cycliques par des noms empruntés à leur propre langue. On voit l'intérêt qu'il y aurait à pouvoir dater exactement l'inscription du Buddha de Jaiya. Si elle remonte au XII^e siècle, elle recule d'un siècle le premier témoignage de l'emploi du cycle, et contredit absolument les dires de Tcheou Ta-kouan.

(1) BEFEO., IV, p. 242.

(2) L'inscription de Phnom Bakhēn que M. Aymonier datait 1265 ç. année *mame* « de la Chèvre » ne saurait être invoquée. Cf. une note de M. Finot in *T'oung Pao*, 1906, p. 62 n. 2.